PREMIÈRE ANNÉE — N° 12. TOUS LES JEUDIS Jeudi 25 Juin 1908.

16 PAGES

L'ÉPATANT

5c

POUR LA FAMILLE

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (x°)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs p^r an.
Province....... 3 fr. 50 —
Étranger....... 5 francs —

LA PREMIÈRE PERMISSION DE PICOLO



Picolo, cavalier de 2e classe au 43e hussards, est plongé dans la joie : il a obtenu une permission de vingt-quatre heures, et, comme c'est sa première sortie, vous pensez s'il est fier d'aller se pavaner en uniforme bleu de ciel avec un sabre au côté.



Devant prendre le train à 5 heures, Picolo prépare ses vêtements et astique avec précaution les boutons de son dolman et la gourmette de son shako. « Vrai, c'est chouette tout de même de se tirer des pieds pour toute une journée entière, » se dit-il.



Pendant qu'il se prépare, Trouillot arrive dans la chambrée. « Eh bien, mon vieux, qu'est-ce que tu fais là ? — Tu vois bien, j'astique, je pars en permission ! — Tu pars en permission ? Ah ! mais, mon vieux, ça, ça vaut un litre, c'est ta première sortie, y a pas à dire, faut l'arroser. »



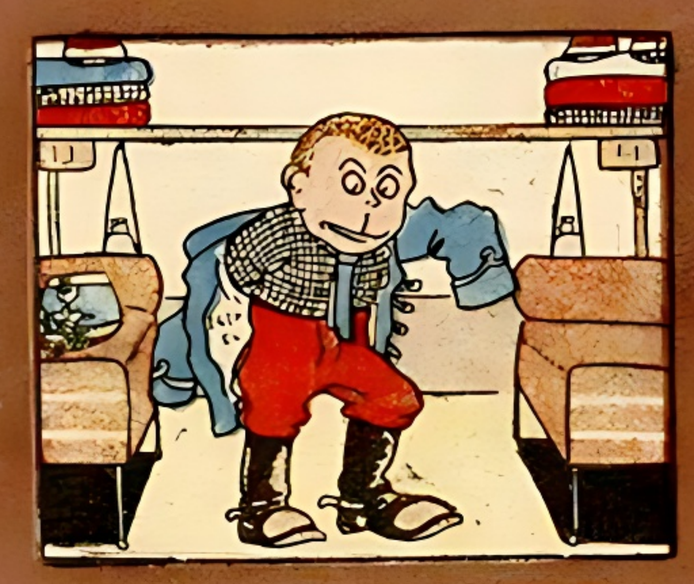
Picolo n'ose rien refuser à un ancien, et puis il est si content, qu'il descend aussitôt à la cantine pour régaler Trouillot.



Pendant qu'ils boivent, deux autres cavaliers du même peloton entrent et naturellement Trouillot les invite à trinquer à la santé de Picolo qui ne peut pas faire autrement que de payer un second litre. Dame, quand on va en permission, on peut bien régaler les amis.



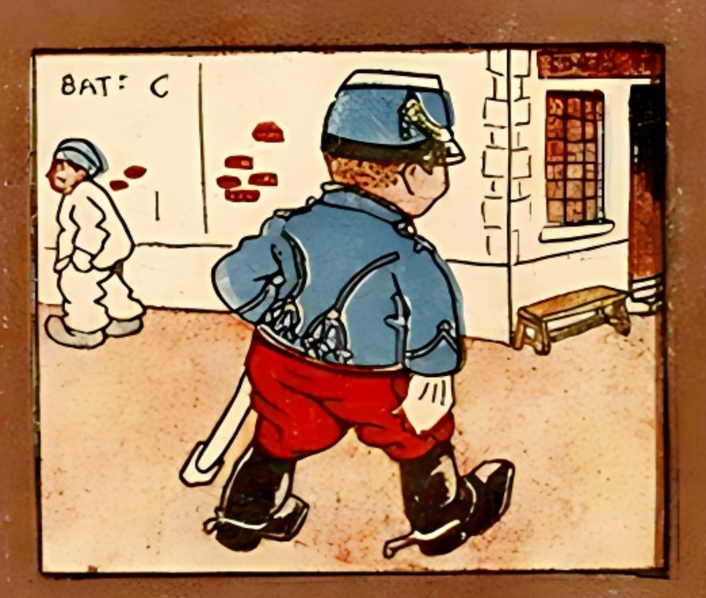
Tout en bavardant, Picolo jette un coup d'œil sur la pendule et s'aperçoit qu'il est déjà quatre heures et demie : vite il quitte la cantine et grimpe à la chambre pour s'habiller.



En trois temps et quatre mouvements il est prêt. « Pourvu que je ne manque pas le train ! se dit-il.



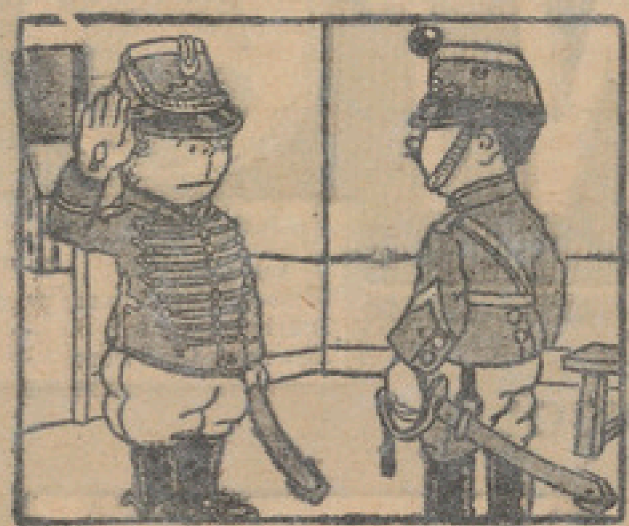
« ... Ah ! ça y est !... Mes gants ! j'allais les oublier ! »



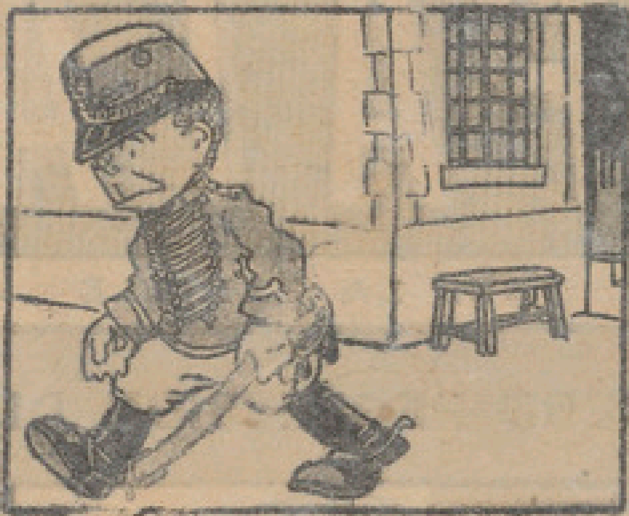
Dans sa précipitation, Picolo a négligé de mettre son plumet après son shako et, sans s'en apercevoir, il se dirige vers le corps de garde pour demander la permission de sortir.

(Voir la suite page 2.)

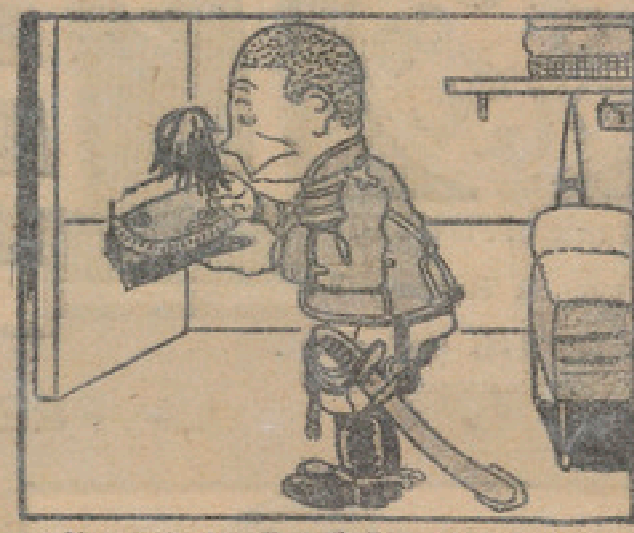
LA PREMIÈRE PERMISSION DE PICOLO *(Suite.)*



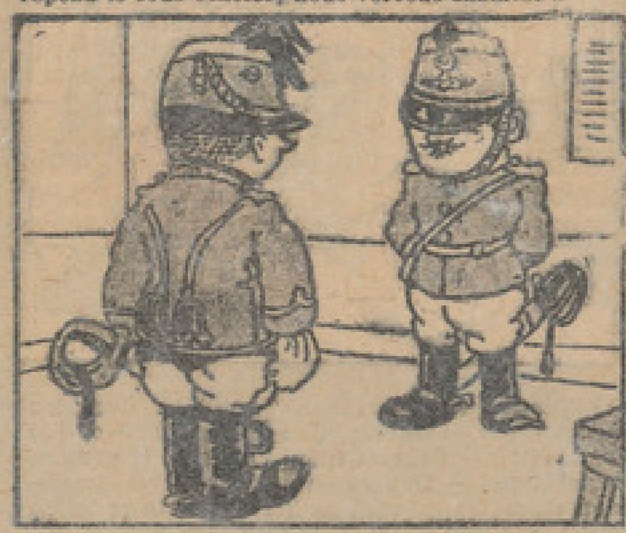
« Permission de sortir, si-ou-plait, maréchal des logis, demande Picolo en prenant la position réglementaire. — Allez donc mettre votre plumet d'abord, répond le sous-officier, nous verrons ensuite. »



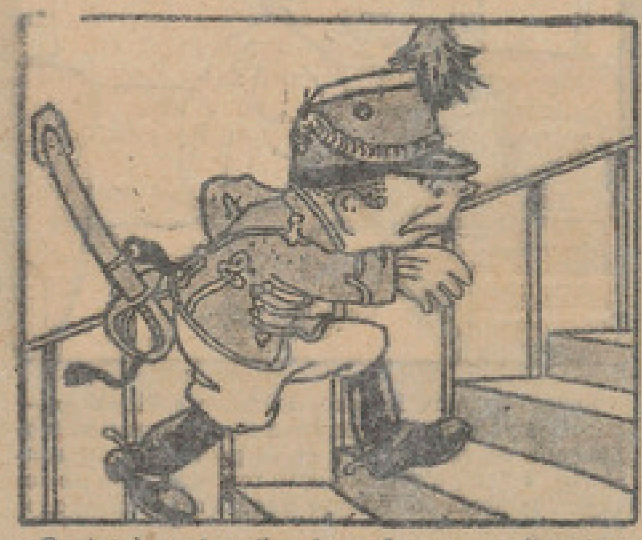
Tout penaud, Picolo remonte à la chambre. « C'que j'suis bête tout d'même de ne pas avoir pensé à mon plumet » se dit-il.



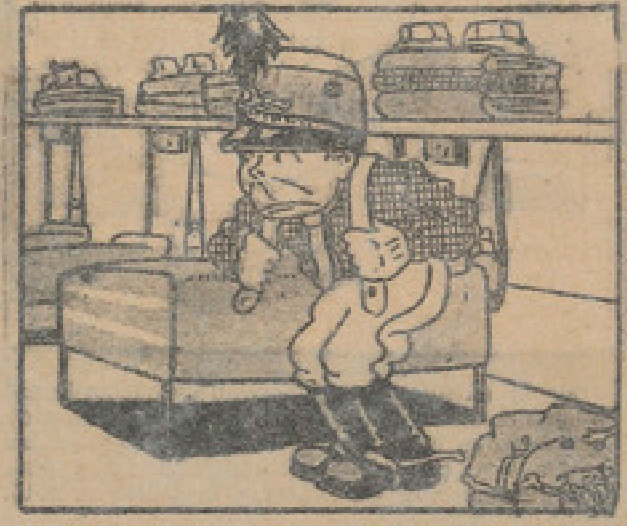
« Non, mais c'que j'suis t'y bête, et p's tout-ça ne m'avance pas. Allons dépêchons-nous! Là, ça y est. »



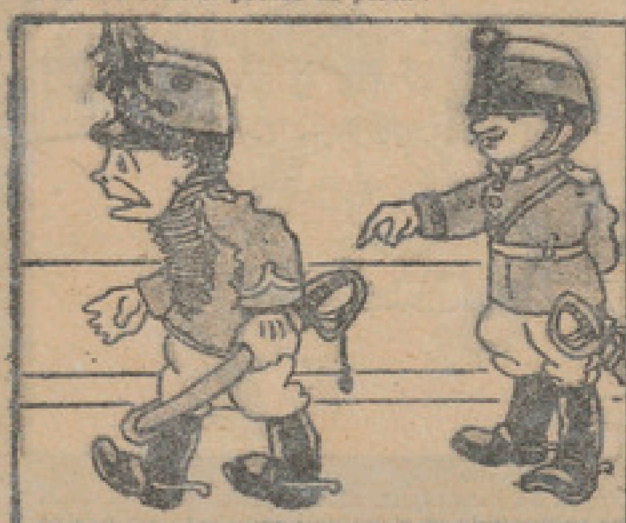
Picolo revient au corps de garde. « Vous avez mis des bretelles, au moins? lui demande le sous-officier. » Hélas, justement, il a oublié de les mettre! Dame! il était si pressé de partir!



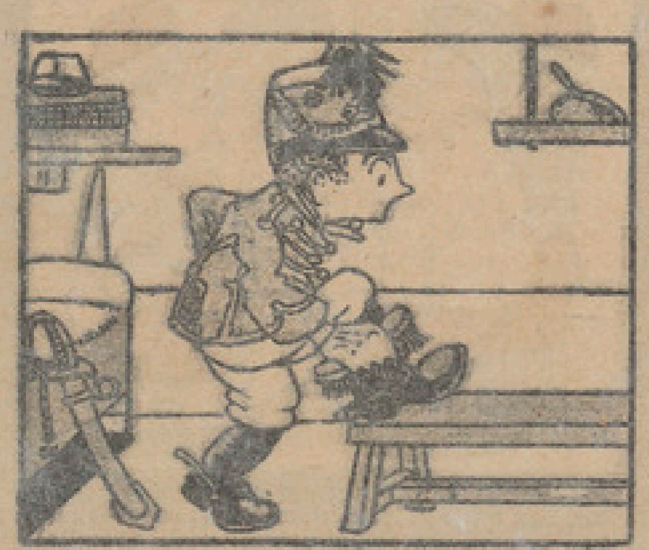
Quatre à quatre, il grimpe de nouveau l'escalier pour aller mettre ses bretelles.



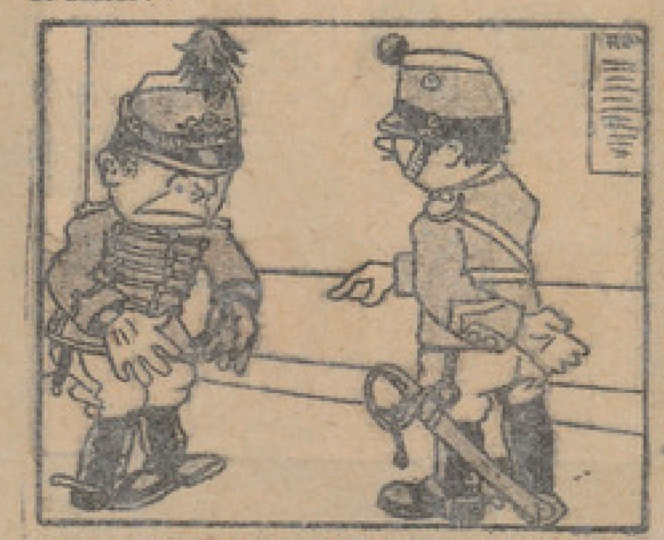
« Bon sang de bon sang! c'est-t-y pas malheureux? Sûrement j'vas manquer mon train! N'en v'là t'y un tas de questions pour une malheureuse permission de 24 heures! »



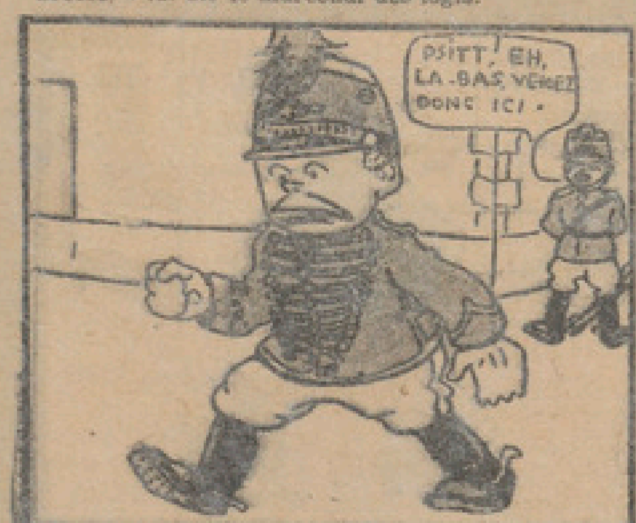
Enfin, au bout de quelques minutes, Picolo rentre encore une fois au corps de garde, pensant bien sortir. « Eh! mais, dites donc, vous n'êtes pas très bien ciré, mon ami, allez donc vous donner un coup de brosse. » lui dit le maréchal des logis.



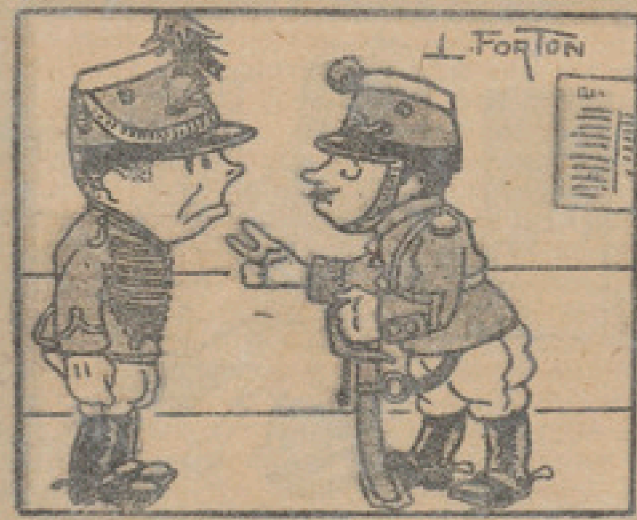
« Furieux, Picolo remonte se donner un coup de brosse : « Ah! la rosse, y a pas, y m'laissera pas partir, y va m'faire manquer l'train, c't'oiseau-là! » Dans sa précipitation, Picolo n'a pas songé à enlever ses gants pour se cirer.



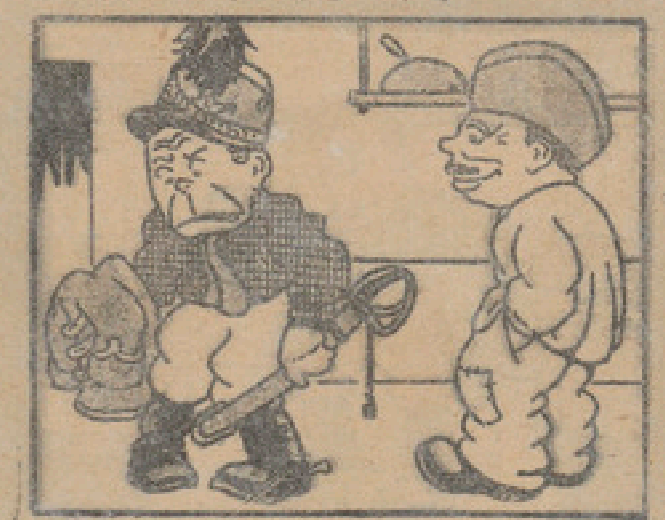
Aussi, quand il revient trouver le sous-officier, ce dernier lui fait remarquer : « Comment, vous voulez sortir avec des gants pareils! eh bien! vous en avez du culot! Vous appelez ça des gants blancs! Allez mettre une paire de gants propres. »



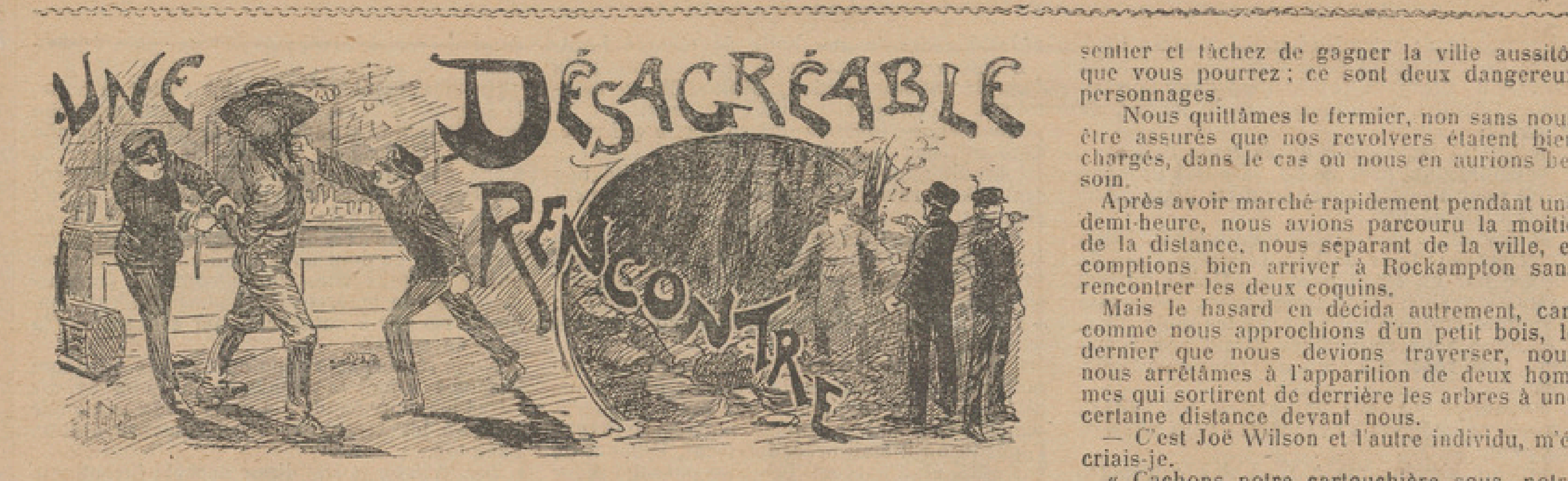
Cette fois, Picolo est rouge de colère: il sort du corps de garde en ronchonnant, et se dirige vers la chambre. « Le rossard! il a donc pas fini de m'ennuyer, avec ses tas de chichis? Quand c'est pas mon plumet, c'est mes bretelles, quand c'est pas mes bretelles, c'est mes gants. Ah! la barbe! » Mais le sous-officier l'a entendu et le rappelle



« Qu'est-ce que vous avez? vous n'êtes pas content? lui demande-t-il. Eh bien! je vous flanque deux jours! Allez, rompez! » Et Picolo est obligé de remonter se déshabiller au lieu de sortir.



En haut il rencontre un ancien. « Eh ben, quoi! donc, mon poteau, t'es déjà revenu de permission? Ben, mon vieux, t'as pas été longtemps parti. T'en fais une bouillotte! Dis donc, eh! Picolo, tu payes un litre pour arroser ton retour de perm'? »



Au commencement du mois de décembre, le *Silka* arriva à Rockampton, un des ports de l'Australie. Harry Shaw et moi étions à bord de ce navire comme aspirants. Le soir de notre arrivée, je proposai à mon ami de descendre à terre pour aller faire un tour dans la ville.

Peu après, nous étions installés devant le comptoir d'un bar-hôtel pour nous rafraîchir un peu ; soudain, la porte du bar s'ouvrit et un homme entra. C'était un vrai géant portant le costume de « bushman » : pantalon en peau-de-taupe rentré dans la tige de ses bottes, chemise de flanelle rouge, et une ceinture dans laquelle étaient passés un revolver et un coutelas.

Il avait sur la tête un chapeau dont les larges bords lui cachaient presque le visage. Et quel visage ! Une barbe rousse et broussailleuse, un regard faux, une bouche aux lèvres épaisses ; en un mot, une physionomie de brute.

Nous étions en train de causer tranquillement avec le « barman » lorsque l'individu entra.

— Tiens, voilà ce bandit de Wilson ! murmura-t-il tout bas.

Pendant ce temps, Joë Wilson, l'homme à la barbe rousse, s'avança vers le comptoir :

— Quand vous aurez fini de bavarder avec ces deux singes, dit-il, s'adressant au barman, vous me servirez une pinte de bière, et vivement.

Nous voulions répondre à cet impoli, lorsqu'un signe du barman nous arrêta. Nous tournâmes le dos à ce singulier personnage feignant de ne pas faire attention à lui.

Quand il fut servi, Joë Wilson dit en frappant du poing sur le comptoir :

— Cette bière-là n'est pas fraîche, j'en veux une autre pinte immédiatement.

Et saisissant le gobelet d'étain, il le lança furieusement à la tête du barman, qui, atteint au front, tomba à terre, perdant le sang par une profonde blessure.

Prompt comme l'éclair, Harry sauta sur la brute et lui lança un violent coup de poing sous le menton. Poussant un cri de douleur et de rage, Joë Wilson prit son revolver et s'avança sur Harry. Il n'y avait pas une minute à perdre Saisissant une cruche vide, j'en portais un coup de toutes mes forces sur le poignet de Wilson, lui faisant lâcher son arme.

Aussitôt le bandit tira son couteau.

— Ah ! nous allons voir ! grogna-t-il. Je vais vous égorger comme deux chiens que vous êtes.

Et ce disant, il s'élança en avant ; mais plus vif que le bandit, je sautais de côté et lui saisissant la main qui tenait le couteau, je lui tirais le bras en arrière et le maintins dans cette position malgré tous ses efforts.

— Vas-y, Harry, criais-je à mon compagnon.

« Si nous n'en venons pas à bout, il va nous tuer, c'est certain.

Mon camarade attaqua le géant qui, de son bras libre, avait fort à faire à parer les coups de poings qui lui arrivaient en pleine figure. De mon côté, tout en le maintenant de mon mieux, je lui donnais de nombreux coups de pieds dans les jambes quand l'occasion s'en présentait.

Quoique jusqu'à ce moment la lutte ait été en notre faveur, nous n'étions pas du tout hors de danger. Harry avait reçu un coup de poing sur l'œil droit, qui était devenu tout noir, et le sang s'échappait d'une blessure que la brute lui avait faite au-dessus de l'arcade sourcilière.

La manche de mon veston était complètement déchirée et je m'étais fait une large et profonde égratignure à la main en m'efforçant de maintenir celle de Wilson derrière son dos. Le bandit commençait à être épuisé, et nous savions que si nous pouvions soutenir la lutte encore quelques minutes, nous serions vainqueurs. Pendant la bataille, nous nous étions rapprochés de l'endroit où le revolver était tombé et nous devinâmes bientôt que l'intention de Wilson était de s'en emparer à la première occasion. A ce moment, Harry lui décocha un violent coup de poing derrière l'oreille et tandis que l'individu chancelait en hurlant de rage, mon ami sauta rapidement de côté, s'empara du revolver par le canon, et de toutes ses forces porta à Wilson un coup de crosse au milieu du front, qui l'envoya rouler à terre à moitié étourdi.

— Prends-le par les pieds et jetons-le dehors ! criais-je.

Joignant l'action à la parole, nous soulevâmes le bandit, le traînâmes dehors et le laissâmes dans le ruisseau, jetant son revolver à côté de lui.

Peu après, deux policemen qui passaient le trouvèrent étendu et entrèrent dans le bar pour s'informer de ce qui s'était passé. Mis au courant des faits, ils s'emparèrent de Wilson qui avait repris ses sens, et l'emmenèrent au poste.

A ce moment, le patron de l'hôtel entra

— Bravo, mes amis, vous avez flanqué à Wilson la plus belle raclée qu'il ait jamais reçue à Rockampton. Mais faites attention, c'est un ennemi mortel, il ne l'oubliera pas Suivez mon conseil, évitez de vous trouver sur son chemin, car il vous surprendra au moment où vous vous y attendrez le moins, et ne vous attaquera pas en face, mais vous enverra une balle de revolver ou vous frappera d'un coup de couteau par derrière. Tenez-vous sur vos gardes.

Quelques jours se passèrent et nous avions complètement oublié cette affaire.

Un jour, Harry et moi ayant obtenu la permission nécessaire, nous partîmes en excursion, dans le « bush ».

Nous avions nos revolvers, une bonne provision de cartouches, et une légère collation.

Après avoir passé une excellente après-midi dans le « bush », nous dirgeâmes nos pas vers la ville pour rentrer avant la nuit. En route, nous entrâmes boire un verre de lait dans une ferme située sur notre chemin. Nous causâmes avec le fermier pendant quelques instants.

— Faites attention, mes amis, dit-il en nous souhaitant le bonsoir. Ce gredin de Wilson rôde dans ces parages avec un autre individu de mauvaise mine. Ne vous écartez pas du sentier et tâchez de gagner la ville aussitôt que vous pourrez ; ce sont deux dangereux personnages.

Nous quittâmes le fermier, non sans nous être assurés que nos revolvers étaient bien chargés, dans le cas où nous en aurions besoin.

Après avoir marché rapidement pendant une demi-heure, nous avions parcouru la moitié de la distance, nous séparant de la ville, et comptions bien arriver à Rockampton sans rencontrer les deux coquins.

Mais le hasard en décida autrement, car, comme nous approchions d'un petit bois, le dernier que nous devions traverser, nous nous arrêtâmes à l'apparition de deux hommes qui sortirent de derrière les arbres à une certaine distance devant nous.

— C'est Joë Wilson et l'autre individu, m'écriais-je.

« Cachons notre cartouchière sous notre gilet et mettons notre revolver dans la poche de notre veston, comme cela, ils ne se douteront pas que nous sommes armés.

Nous continuâmes d'avancer comme si de rien n'était.

Voyant que nous n'étions pas trop éloignés de la ville, nous pensions qu'ils n'oseraient pas nous attaquer. N'importe comment, nous ne pouvions pas reculer. La nuit tombait et il eût encore été plus dangereux de retourner sur nos pas.

Il était facile à voir, par la conversation animée des deux hommes et par les regards qu'il lançaient sur nous, qu'ils nous avaient reconnus.

A ce moment, le compagnon de Wilson s'avança et passa près de nous sans s'arrêter Il continua à marcher encore quelques mètres puis fit demi-tour, et nous suivit par derrière Pendant ce temps, Joë Wilson était resté à l'endroit où nous l'avions aperçu, si bien que nous étions placés entre les deux gredins

— Georges, me dit Harry, comme nous approchions de Wilson, nous allons essayer de passer sans dire un mot, et s'ils nous disent quelque chose, charge-toi de l'individu à la barbe noire, moi, je me charge de celui à la barbe rousse.

Comme nous approchions, Joë Wilson nous interpella :

— Bonsoir, les amis, dit-il.

Puis il ajouta en faisant la grimace :

— Dites donc, vous avez l'air rudement pressés ; attendez donc une minute, et causons un peu, voilà déjà quelques jours que je n'ai pas eu le plaisir de vous voir.

Et se mettant en travers du sentier, il nous barra le passage, tandis que l'autre s'approchait par derrière Nous essayâmes néanmoins de passer.

— Attendez un peu, camarades, cria Joë Wilson en saisissant Harry par le bras, si vous ne pouvez pas vous arrêter pour causer, vous pouvez bien le faire pour nous donner un peu d'argent pour boire un coup et vous pourrez nous faire cadeau de ces breloques que vous avez là, ajouta-t-il en désignant la montre et la chaîne de mon ami.

Le bandit tenait toujours Harry par le bras. Se secouant violemment, Harry s'échappa et me cria :

— Allons, Georges !

Et instantanément, nous nous étions mis dos à dos, menaçant les deux hommes de nos revolvers. La surprise des gredins fut grande. ils étaient stupéfaits de nous voir armés.

Sans leur donner le temps de revenir de leur étonnement, Harry cria à Wilson :

— Levez le bras en l'air.

« Rejoignez votre compagnon et allez-vous-en, ou sans cela je tire

La brute obéit et rejoignit son acolyte ; selon notre ordre ils s'éloignent et deux ou trois coups de feu tirés au-dessus de leurs têtes accélèrent la vitesse de leurs pas. Rechargeant nos revolvers, nous commençâmes à courir aussi vite que nos jambes le permirent.

Mais nous n'étions pas encore sortis du bois, néanmoins, nous avions mis une asse-

bonne distance entre les bandits et nous, lorsqu'en se retournant pour regarder s'ils nous suivaient, Harry se prit le pied dans une racine et tomba, se donnant une entorse à la cheville.

Il lui fut impossible de se tenir debout.

M'empressant près de lui, je jetais un coup d'œil pour trouver un endroit où nous pourrions nous cacher.

Justement, à une centaine de mètres, je vis deux grosses piles de bois séparées l'une de l'autre par un étroit passage. Moitié portant et moitié traînant mon compagnon, je parvins à gagner l'espace qui séparait les deux piles. Là, nous nous réfugiâmes, tirant nos revolvers, bien résolus à nous défendre énergiquement.

Voyant ce qui nous était arrivé, Joë Wilson et son compagnon s'avancèrent vers nous en courant.

Wilson s'embusqua à l'une des extrémités des deux piles et son acolyte à l'autre bout.

Nous remarquâmes que tous les deux avaient leurs revolvers à la main. Nous étions dans une fâcheuse situation : si nous avions le malheur de montrer seulement notre tête au-dessus de la pile de bois, nous étions sûrs de recevoir une balle de chaque bout.

D'ailleurs, nos assaillants étaient à peu près dans la même position, dès qu'ils se montraient, nous pouvions tirer sur eux.

Nous étions tous les quatre sur le qui-vive, nous guettant mutuellement.

La nuit approchait et avec l'obscurité nos craintes se ravivèrent, nous étions réellement effrayés.

En regardant avec précaution du côté où Joë Wilson s'était caché, je remarquais qu'il avait changé de place et je vis le haut de son chapeau qui s'avançait doucement le long du tas de bois vers l'endroit où nous étions, dans le milieu.

C'était le moment de nous sauver ou jamais ; abandonnant notre refuge, nous nous glissâmes d'un côté tandis que Joë Wilson s'avançait de l'autre ; comme nous arrivions à l'endroit où il était précédemment, Wilson, de son côté, était parvenu jusqu'au passage entre les deux tas de bois. Ne nous voyant pas comme il s'y attendait, il se leva de toute sa hauteur en poussant un grognement de surprise.

Au même instant, un coup de revolver fut tiré sur lui par l'autre individu qui, dans la demi-obscurité, avait pris Wilson pour l'un de nous.

En sursautant de côté pour éviter la balle, le bandit, effrayé, heurta un lourd morceau de bois qui se trouvait sur le haut de la pile et avant qu'il ait eu le temps de se ranger, le tronc d'arbre dégringola sur lui, le clouant sur le sol. L'autre individu, entendant le bruit de la chute, oublia le danger et sortit de sa cachette pour accourir au secours de son camarade, ce dont nous profitâmes pour nous enfuir au plus vite. Harry souffrait énormément de son entorse, mais nous pûmes néanmoins réussir à nous échapper et à gagner la ville en sécurité.

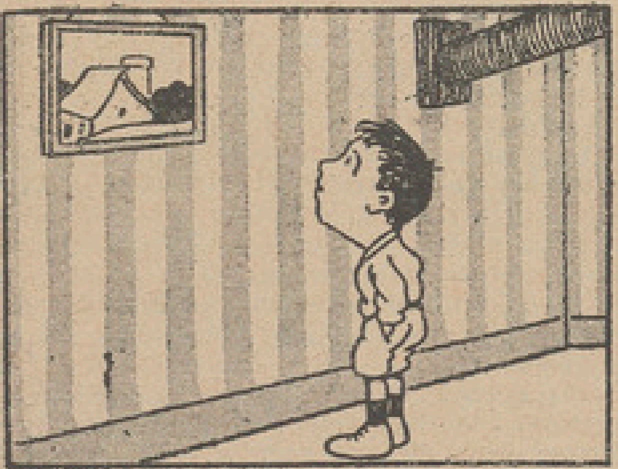
Nous retournâmes peu après avec plusieurs hommes armés à l'endroit où nous avions laissé les deux bandits et nous n'eûmes aucune peine à les arrêter et à les ramener à Rockampton.

Joë Wilson et son digne acolyte furent condamnés à un emprisonnement bien mérité et la ville fut pendant ce temps débarrassée de leur présence.

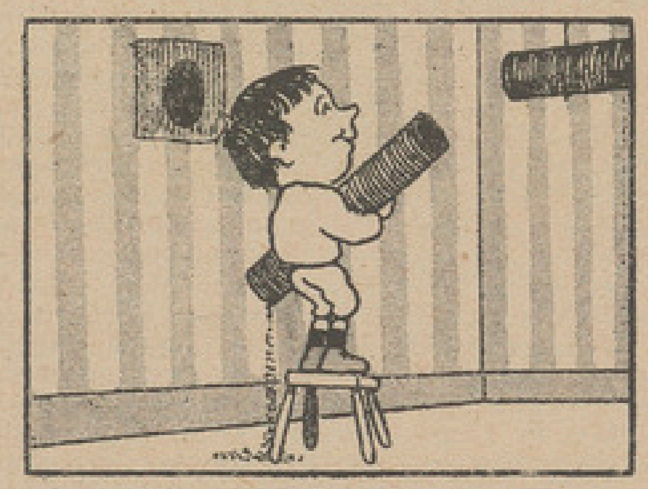
Quelques jours plus tard, le *Sitka* leva l'ancre et nous quittâmes Rockampton.

FORTUNIO.

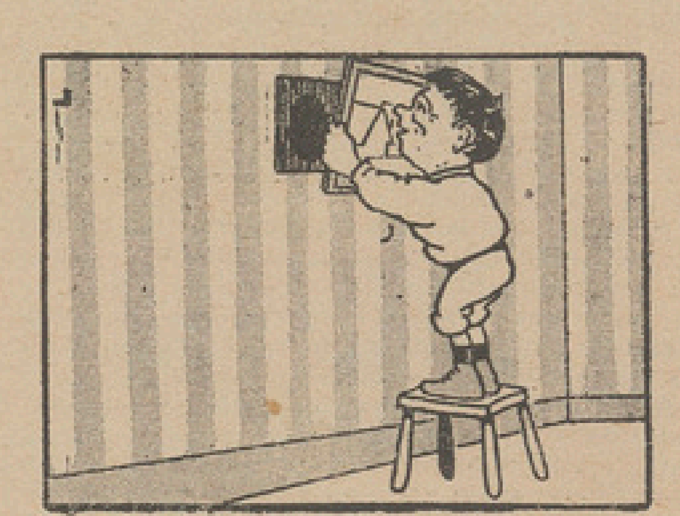
LOLO S'AMUSE



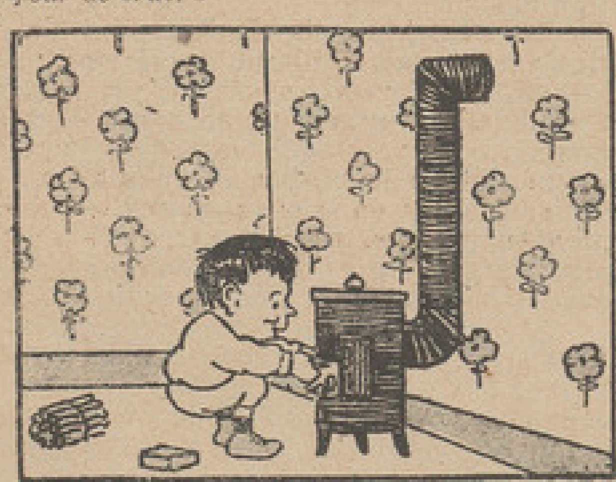
« Tiens! se dit un jour Lolo en regardant un tableau que son père venait d'acheter, voilà une maison avec une cheminée, et il n'y a même pas de fumée ! Ça serait pourtant joli si la cheminée fumait *pour de vrai!* »



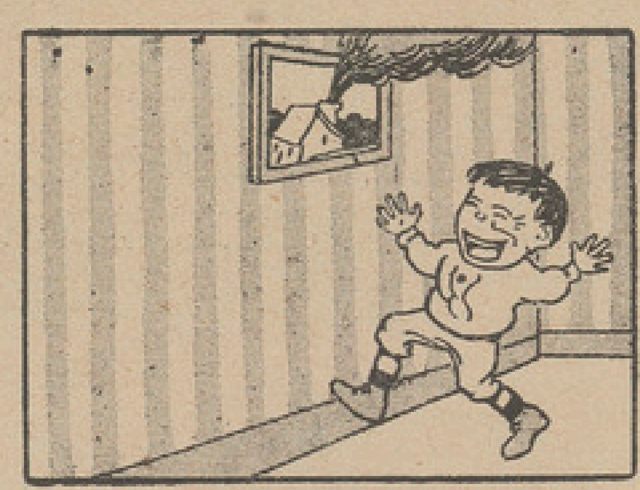
« Ah! j'ai une idée! » Et Lolo s'empresse de démonter le tuyau du poêle qui traverse la pièce. Il en enlève un morceau...



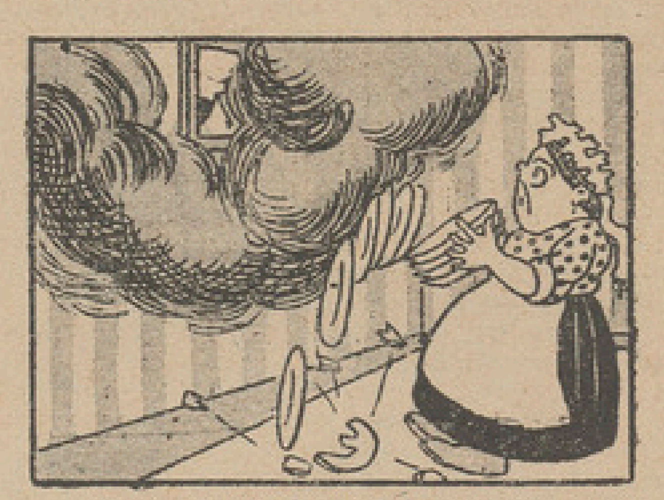
... et accroche le tableau devant l'ouverture communiquant avec le poêle qui se trouve dans la pièce à côté, derrière la cloison. Il fait un trou avec un canif au-dessus de la cheminée sur la toile...



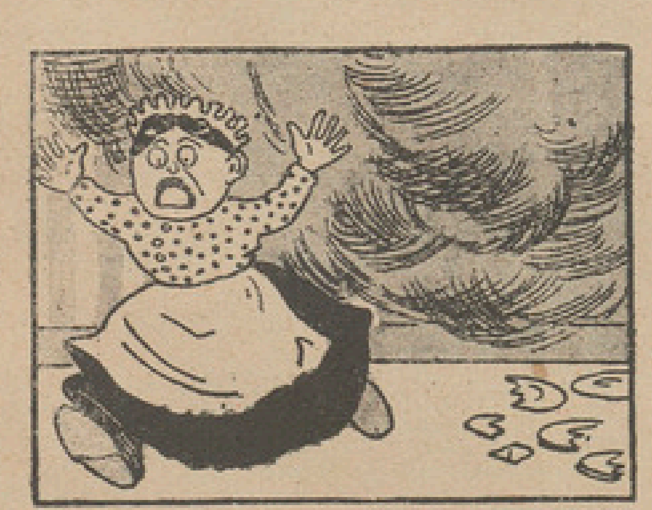
... et passe dans l'autre pièce pour allumer le feu.



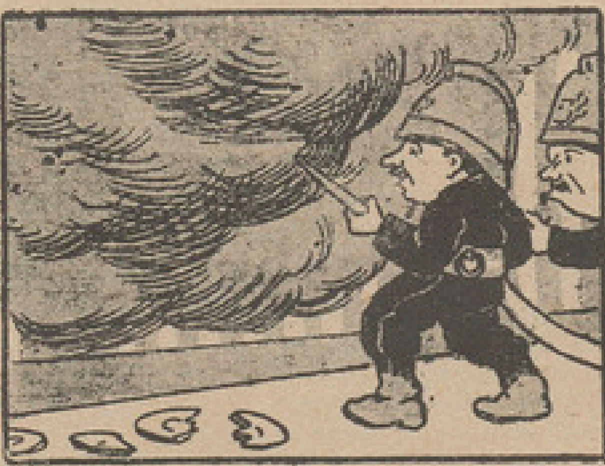
Bientôt la fumée monte dans le tuyau, et naturellement s'échappe par l'ouverture, juste au-dessus de la maison peinte sur le tableau. L'effet est réellement bien réussi, et Lolo est tout joyeux.



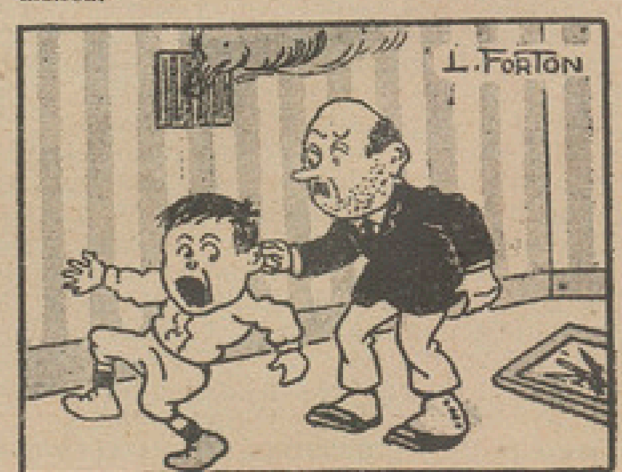
A ce moment arrive Justine, la bonne, qui, en voyant la fumée qui sort de plus en plus et commence à envahir la pièce, croit que le feu s'est déclaré dans la maison.



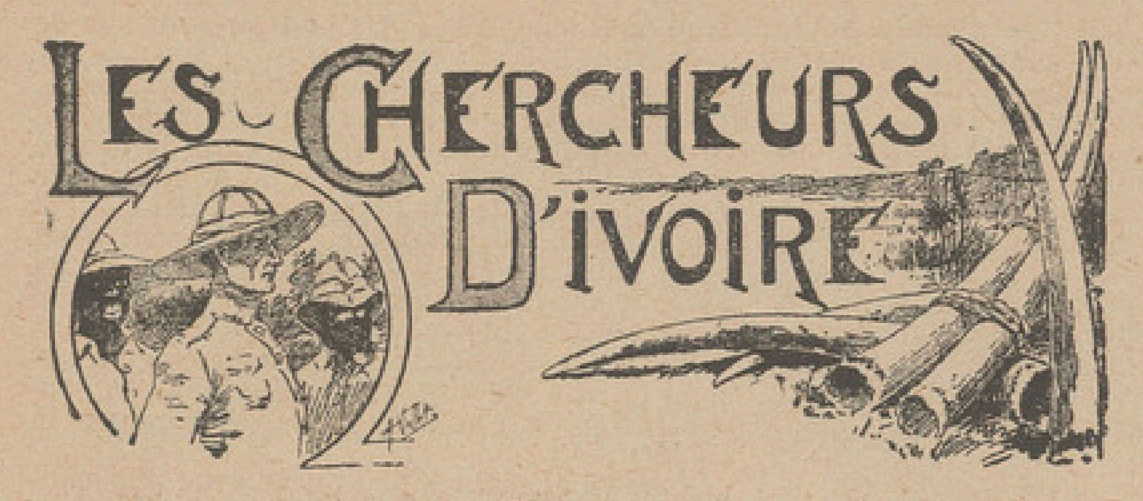
Lâchant sa vaisselle de frayeur, elle se sauve en criant de toutes ses forces, « au feu! au feu! »



Les pompiers arrivent bientôt sur les lieux, et s'aperçoivent qu'on les a dérangés pour rien. En effet, ce n'est que de la fumée! Ils s'en retournent furieux.



Et Lolo se fait tirer les oreilles pour avoir causé tant d'émotion et avoir dérangé inutilement tout le monde. Depuis, Lolo a trouvé d'autres amusements plus intéressants, et il ne joue plus avec le poêle!



GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

IX

EN ÉCLAIREURS. — LES VOUGOMBIS. .. UNE BONNE PRISE.

L'écorchage, le dépeçage et le transport de la chasse de Vallençais s'étaient faits sans encombre.

Prévenant ses compagnons de la présence d'ennemis dans les environs, Vallençais avait immédiatement fait exécuter les travaux nécessaires pour que des indigènes ne pussent approcher de trop près le camp à l'insu de ses habitants.

Le soir venu, Harley et Barao, qui était familiarisé avec la guerre sauvage, décidèrent d'aller faire une reconnaissance aux alentours.

Collin, à son vif désappointement, ne put songer à les accompagner. Ses blessures s'étaient soudain envenimées et une forte fièvre le tenait couché.

Bien armés, chaussés de sandales d'écorce de palmier tressée, les deux hommes marchaient sans bruit le long de la rive, évitant les pointes trop découvertes où leurs silhouettes eussent été distinctes sous l'espèce de lueur tombant du ciel criblé d'étoiles resplendissantes.

De temps en temps, Barao s'arrêtait, s'accroupissait, et l'oreille au ras du sol, il écoutait de tout son être attentif et tendu.

Ses sens exercés percevaient le craquement régulier de vrille des grands vers perçant les écorces des baobabs, le frisson de l'eau sous le souffle léger d'une brise qui, parfois, agitait aussi dans l'obscurité les feuilles desséchées du sommet des palmiers.

Et il reconnaissait aussi le bruit d'ailes des oiseaux de nuit volant sous bois, la marche des insectes aveugles circulant sans souci de l'heure entre les herbes et les pierres.

Enfin, son corps souple eut un tressaillement, sa main s'agita pour recommander la prudence à Vallençais.

Le cœur de ce dernier battait d'émotion joyeuse. Il adorait le danger, lorsque celui-ci était entouré de mystère et de difficultés.

Le Somali se releva, et à voix basse, avertit :

— Il y a un campement sur cette rive, pas loin... des hommes, des guerriers... qui se cachent.

— A quoi vois-tu cela?

— Pas de feu apparent, pas de chants, et cependant, à cette heure de nuit, tous ne dorment pas, il y a conseil... je les entends parler.

Les deux hommes s'entretenaient en arabe qu'ils parlaient sans difficulté. Harley reprit :

— Pourrons-nous les approcher?

— Sans doute, avec des précautions. Ils ne doivent pas être sur leurs gardes.

Ils recommencèrent à avancer, redoublant de prudence, et s'efforçant de ne faire rouler aucun caillou, de ne briser aucune branche qui eut pu révéler leur présence.

Au bout de longues minutes d'une marche très lente, ils parvinrent au sommet d'une éminence.

Barao posa la main sur les épaules de Harley, lui faisant signe de s'aplatir comme lui et de ramper sur le sol.

Bientôt rendus derrière des troncs d'arbres, ils s'immobilisèrent, examinant curieusement le spectacle qui s'offrait à leur vue.

Dans l'espèce d'excavation naturelle que formait le terrain à cet endroit, une vingtaine d'hommes étaient réunis. La plupart dormaient sous des manteaux de fibre de palmier ; cinq ou six, assis sur leurs talons, formaient un cercle et parlaient à voix basse, bien que d'une façon animée.

C'étaient des nègres de moyenne taille, forts et robustes, la peau foncée et huileuse. Pour tous vêtements, ils portaient des pagnes très courts, faits d'herbes sèches et de nombreux bracelets et colliers en fer et en os. Leurs cheveux crépus étaient tressés en cent petites nattes hérissées et terminées par une perle ou un os percé.

Auprès d'eux, leurs armes étaient déposées : arcs assez courts, flèches, petites hachettes solidement emmanchées.

Le conseil touchait d'ailleurs à sa fin. L'un après l'autre, les hommes se levèrent, se saluèrent amicalement, en s'envoyant, selon l'usage, un léger crachat au visage, et allèrent s'étendre auprès de leurs compagnons déjà endormis.

Seul, un jeune homme prit ses armes et se disposa visiblement à faire une ronde ou à prendre la garde.

Vallençais et Barao échangèrent un regard.

Précisément, le nègre se dirigeait vers eux.

D'un geste instinctif, Barao porta la main à son coutelas ; mais, d'un signe énergique, Vallençais lui fit comprendre qu'il ne fallait pas tuer l'homme : si celui-ci approchait, l'on tâcherait de le prendre vivant, en empêchant qu'il n'appelât.

Dans le doute où l'on était des intentions mauvaises des indigènes, mieux valait ne pas commencer les hostilités.

Barao hocha la tête avec souci.

Il était plus facile de tuer l'homme qui approchait que de s'en emparer sans qu'il donnât l'alarme.

Et, dans ce cas, l'on était perdu ; car, comment lutter à deux contre cette bande !...

Le nègre avançait sans défiance, examinant nonchalamment chaque buisson, chaque arbre ; évidemment convaincu qu'il prenait un soin superflu et qu'il n'y avait aucun danger à redouter.

Cependant, deux pas de plus, et il allait se trouver face à face avec ses ennemis.

Lentement, sans bruit, avec une souplesse de félin, Vallençais et Barao s'étaient redressés. Ils se tenaient maintenant debout, collés au tronc de l'arbre énorme qui les masquait encore...

Justement, le noir s'arrêta, regardant autour de lui circulairement.

Alors, d'un bond, Barao s'élança sur lui, le prit à la gorge des deux mains et le renversa sur le sol.

Les deux corps tombèrent dans un léger fracas de branches rompues...

Vallençais jeta un regard inquiet sur le camp des indigènes. Mais, rien ne bougeait ; la sécurité y était parfaite.

Le noir se débattait sous l'étreinte du Somali. Deux fois, des sons étouffés sortirent de ses lèvres ; puis, il se tut et cessa de lutter.

Barao desserra lentement l'étau de ses doigts maigres, puissants comme des becs de tenailles. Il fit signe à Vallençais de bâillonner le prisonnier.

Harley se hâta de suivre cette indication ; alors, le Somali abandonna la gorge du nègre, le désarma rapidement et lui lia les mains et les bras au corps.

L'autre reprenait connaissance peu à peu. Mais, avant qu'il fût tout à fait revenu à lui, Barao l'enleva sur son épaule et s'éloigna.

A quelque distance du camp des indigènes, il déposa son fardeau ; et, posant la pointe de son coutelas sur la poitrine du nègre, il prononça très bas quelques mots sur le sens desquels l'autre ne pouvait se tromper.

S'il n'obéissait pas, c'était la mort !

Aussi, encore chancelant, mais dompté, l'indigène marcha-t-il docilement aux côtés de ceux qui l'emmenaient.

Rendus au camp, Vallençais et le Somali attachèrent solidement le nègre à un arbre, tout en lui laissant la liberté de se coucher ; et après lui avoir ôté son bâillon, ils allèrent prendre du repos.

Dès que le jour parut, l'animation fut grande, au camp, lorsqu'on sut la présence du prisonnier.

Celui-ci fut amené devant les blancs ; et, l'un des Voua-Gouanas, qui connaissait le langage ayant cours dans ces parages, servit d'interprète à Barao pour questionner le nègre.

D'abord, l'homme refusa de parler ; puis, la vue d'un couteau éloquemment promené autour de sa gorge le décida à devenir plus loquace.

Il assura alors que lui et ses compagnons étaient simplement en chasse.

— Pourquoi donc ces peintures de guerre? demanda le Somali en désignant les barbouillages voyants dont le corps du nègre était couvert.

— Parce que, sans les chercher, nous pouvons rencontrer les Ourondos, avec qui nous sommes en hostilités, fut la réponse que traduisit l'interprète.

— Comment s'appelle ta tribu?

L'homme hésita.

— Nous sommes des Ougandiens, répondit-il enfin.

— Tu mens ! s'écria Barao. Les Ougandiens ne sont point coiffés comme toi, et même pendant la guerre, ils vont vêtus d'étoffes !.. D'ailleurs, la hachette n'est pas leur arme. Vous êtes de la race des Massaïs !...

Mais l'homme se défendit vivement d'appartenir à cette tribu particulièrement sauvage et guerrière.

— Non, non !... Nous sommes de paisibles habitants... Nous cultivons la terre... et nous faisons simplement la chasse...

— Alors, dis le nom véritable des tiens?...

Cette fois, le nègre répondit avec une apparence de sincérité :

— Eh bien, l'on nous appelle Vougombis.

Le Somali hocha la tête lorsqu'on lui transmit ces paroles.

— C'est possible... et je comprends pourquoi la chasse que vous faites nécessite les peintures de guerre !...

Il se tourna vers les Européens et leur répéta la conversation qui venait d'avoir lieu, ajoutant :

— Leur chasse, c'est la chasse à l'homme... Comme à beaucoup

les noirs de ces régions, la chair humaine leur semble supérieure à celle des animaux.

Pitache eut une exclamation.

— Je m'explique à présent l'étrange collier de cet homme, composé de dents humaines, de superbes molaires !...

Vallençais s'adressa au Somali.

— Demande si les Vougombis que nous avons vus savaient notre présence sur ces rives.

Le nègre ne répondit à cette question qu'après de longues hésitations et mille réticences. Pourtant, l'on finit par lui arracher l'aveu que c'était bien l'arrivée de la caravane qui avait attiré l'élite du village vougombi. Leur but était, non pas de livrer une attaque en règle, mais de s'emparer de ceux des habitants du camp qu'ils pourraient rencontrer isolément et sans défense.

— Ce sont d'affreux chiens ! conclut Barao avec mépris. Le mieux serait de découper celui-ci en morceaux et de les renvoyer à ses amis, en les avertissant que pareil sort leur est réservé s'ils approchent seulement à cinq cents mètres de notre camp !

Vallençais sourit.

— Tu peux faire traduire au noir tes paroles... Mais tu ajouteras que moi, votre chef, je lui fais grâce de la vie, et je lui permets de retourner près des siens, à condition qu'il les prévienne de rentrer au plus tôt dans leur village, en quittant leur peinture de guerre.

« Qu'on lui dise aussi que je traiterai en frères tous ceux qui s'approcheront de nous en paix, et que je leur achèterai volontiers des grains et des vivres, mais que je tuerai immédiatement tout individu en état d'hostilité.

Cette déclaration fut traduite le plus textuellement possible au Vougombi qui l'écouta avec attention. Ensuite, Harley s'avança et frappa sur l'épaule du nègre, en lui faisant signe de regarder.

Il prit sa carabine, visa une noix d'arèquier qui pendait à plus de quarante mètres de hauteur, et, après l'avoir désignée comme son but, il tira.

Un bruit sec retentit, l'enveloppe du fruit, brisée par la balle, tomba sur le sol.

A cette preuve d'adresse de leur chef, des hourrahs enthousiastes partirent de la multitude assemblée des Voua-Gounas.

Le prisonnier tremblait de tous ses membres, saisi de cette terreur de l'arme à feu qui possède ceux des indigènes qui n'en ont jamais fait usage.

— Que dit-il ? demanda Vallençais.

L'interprète sourit.

— Il répète que le Blanc est un grand sorcier, et que jamais ses frères n'essaieront de lui faire du mal !... Demain, il lui apporteront du miel, du lait et du grain s'il en désire...

Barao remarqua :

— S'ils viennent, il sera bon de ne les recevoir qu'avec prudence, car toute traîtrise est possible de la part de ces viles créatures.

Vallençais acquiesça :

— Va, et dis à tes compagnons que j'échangerai volontiers des perles et du fil de cuivre contre vos provisions... Mais, celles-ci seront apportées en bateau, par des hommes sans armes, qui viendront ici en frères et seront également reçus en frères.

On reconduisit hors du camp le Vougombi, stupéfait et fou de joie de s'en tirer à si bon marché.

Victor Collin, assis sur une pierre, encore tout endolori par les blessures que lui avait infligées la panthère, lui tendit une boîte d'allumettes vide.

— Tiens, mon garçon, voilà un cadeau que je te fais !... A Nantes, évidemment, ça n'est pas une rareté, mais ici, j'ai idée qu'il n'y a pas beaucoup de tes camarades qui en possèdent la pareille !...

D'abord méfiant, le noir tourna et retourna la petite boîte ; puis, soudain ravi, il poussa un rugissement rauque qui, chez lui, exprimait la joie au suprême degré, et, se jetant à terre, il baisa les genoux de Collin avec ferveur.

Celui-ci partit d'un éclat de rire.

— Oh! je ne te demandais pas tant de reconnaissance !

On dut expulser l'homme qui, à l'heure présente, ne souhaitait qu'à se familiariser.

Une heure plus tard, les canots des Vougombis passèrent ostensiblement sur la rivière, en vue du camp, bien qu'à une bonne distance de la rive.

Debout, à l'avant de l'un d'eux, le prisonnier de naguère faisait des signes d'amitié et poussait de rauques : « Hou ! hou ! » qu'imitèrent bruyamment ses compagnons.

— En voilà une musique de loups ! s'écria Victor en se bouchant les oreilles. Si c'est ainsi qu'ils hurlent quand ils sont contents, leur cri de guerre, ça doit être quelque chose de pas ordinaire !...

X

UN REVENANT. — RETOUR AU DÉSERT. — AU FIL DE L'EAU. — LE GUET-APENS.

Le lendemain, fidèle à la parole donnée, et obéissant aux instructions du chef de la caravane des blancs, le Vougombi capturé et relâché, accompagné d'un autre indigène, amenait plusieurs canots chargés de maïs, d'orge et de lait en de grands pots de terre.

Les nègres avaient reçu avec de vives démonstrations de joie les articles en paiement de leurs provisions : fil de cuivre et perles vertes et rouges dont ils se feraient des ornements particulièrement estimés. Une petite sonnette ajoutée en supplément les ravit.

Profitant de ces bonnes dispositions, Vallençais avait fait marché pour acquérir un nombre de canots suffisant pour contenir sa troupe et ses bagages. Il avait l'intention de suivre pendant un temps assez long la rivière sur les bords de laquelle on se trouvait, ce qui éviterait une marche fatigante dans la forêt.

On attendit deux jours la livraison des canots.

Alors que l'on était en train de lever le camp, et de faire les chargements, l'on entendit tout à coup une rumeur étrange parmi les Voua-Gounas.

— Que se passe-t-il? demanda Pitache.

Pierre Audet, très occupé avec Collin de l'arrimage des embarcations, n'eut qu'un geste indifférent.

— Oh ! docteur, vous savez bien... un rien les émeut ou les amuse, les nègres !

Cependant, il fallut bientôt reconnaître que quelque chose d'extraordinaire se passait à l'extrémité du camp, car, peu à peu, tous les noirs avaient abandonné leur travail et s'étaient élancés vers le point où, tous groupés, ils s'agitaient et poussaient de bruyantes clameurs.

Seuls, les Somalis, dédaigneux, continuaient leurs occupations.

Soudain, Camille Sol se dégagea de la foule nègre et se précipita, très émue, vers Vallençais.

— Oh ! c'est affreux ! balbutia-t-elle.



Vallençais et Barao s'étaient redressés

— Quoi donc ? s'écrièrent les deux hommes.

Elle désigna l'essaim fourmillant des nègres.

— Là ! là !... il est revenu !

— Qui donc ?

— L'un des hommes que nous avions crus brûlés !... L'un des trois qui s'étaient enfuis du camp pendant que la plaine flambait... Vous savez que nous n'avions retrouvé qu'un seul cadavre !...

Vallençais eut un cri :

— Et vous dites que l'un d'eux vit ?

— Oui !... Il s'est traîné jusqu'ici, à notre suite !... Il est arrivé tout à l'heure... et dans quel état !...

— Ah ! le malheureux ! s'exclama le docteur Pitache, bouleversé.

Et courant, bousculant tout le monde sur son passage, il se fit une trouée dans la multitude nègre.

Il parvint à l'endroit où gisait l'infortuné survivant de l'incendie.

Le spectacle était horrible !...

Tout son corps n'était qu'une plaie à vif, où les mouches s'attachaient, où des vers grouillaient. Le visage enflé, tuméfié, ressemblait à une énorme courge carbonisée.

Par miracle, les yeux restaient indemnes, sous les paupières boursouflées.

— Place !... Faites-moi place ! et qu'on me laisse le soigner ! s'écria Pitache avec tant d'autorité que chacun s'écarta avec un respect instinctif.

En cet instant où le martyre et la vie d'un être étaient en jeu, le docteur — d'ordinaire un peu comique — revêtait une réelle noblesse.

(A suivre.) DANIEL HERVEY.

UN PROFESSEUR DE TENUE ET D'ÉLOQUENCE



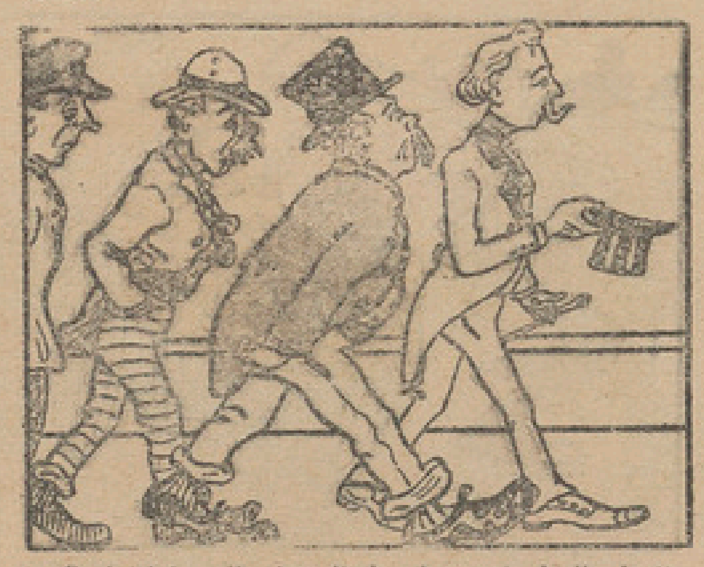
M. le baron Batifol de Saint-Ribouis, las d'une existence oisive, résolut de se lancer dans la politique. Ses opinions étaient très éclectiques. Aussi, c'est comme candidat conservateur qu'il posa d'abord sa candidature dans l'arrondissement où se trouvait son château d'Au.



Ayant été blackboulé, aux élections suivantes, il chercha quelle serait la contrée où il se porterait, ayant plusieurs résidences grâce à ses nombreux châteaux : château Lapompe, château Briant, château Toutard. Ce fut pour ce dernier qu'il opta, et comme c'était un centre très ouvrier...



... il afficha des opinions socialistes, et ayant fait couvrir les murs de placards prometteurs, il organisa une forte propagande, et, dans une des plus peuplées des localités de la circonscription, fit annoncer qu'il développerait son programme le dimanche suivant et convoqua les électeurs.



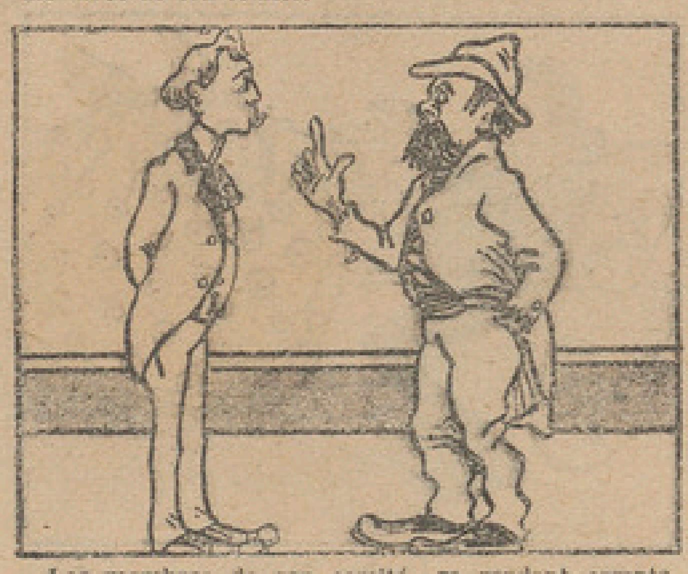
Ce fut à la salle Auprit, la plus vaste de l'endroit, que la réunion eut lieu. Le citoyen Saint-Ribouis, qui pour la circonstance avait supprimé la particule de son nom, fit une entrée sensationnelle, accompagné des membres de son comité.



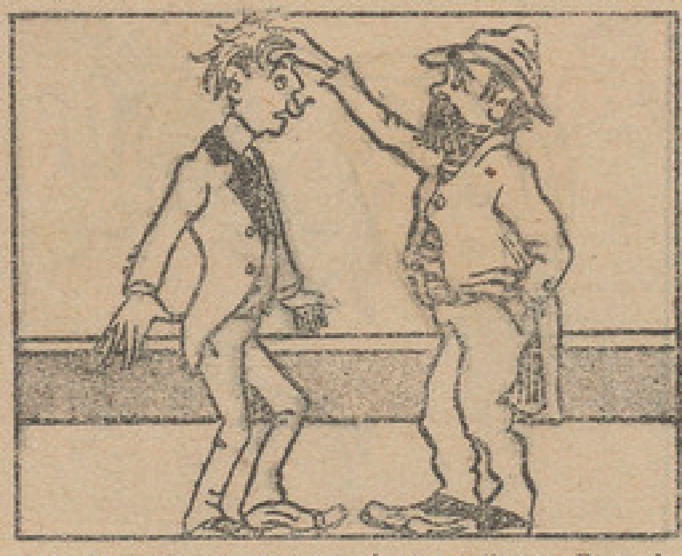
Il monta à la tribune, prêt à déverser sur ses auditeurs les flots d'éloquence de la bonne parole. Correctement habillé, finement ganté et chaussé, impeccablement coiffé, il détonait vis-à-vis de son entourage, et lorsqu'il ouvrit la bouche et prononça : « Messieurs... »



... l'impression première, qui avait été plutôt mauvaise, se changea en une franche hostilité, et les interruptions couvrirent sa voix « Faut dire citoyens, criaient les uns. — Pas d'aristos ! à bas le muscadin ! » hurlaient les autres. Si bien qu'il dût sortir !



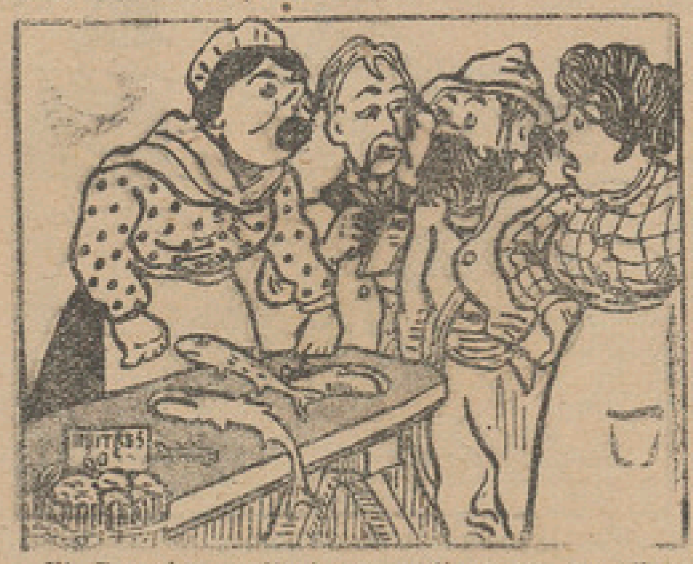
Les membres de son comité, se rendant compte alors du défaut de la cuirasse, le confièrent aux bons soins et leçons du citoyen Pazopèze, l'éminent professeur de tenue parlementaire, qui fut chargé de parfaire l'éducation du futur député. « D'abord, dit le professeur, supprimez tout ce qui est superflu dans votre nom : vous serez Ribouis, tout court... »



« A présent, passons à la toilette. Pas de coiffure aussi soignée, citoyen. Là, soyez hirsute Et cette cravate ! fripez-la donc, que diable, et puis, déboutonnez la moitié du gilet, un peu de débraillé est de rigueur ; et relâchez vos bretelles, que le pantalon fasse des plis, et pas de manchettes, hein ? »



« Attendez : une pincée de terre sur les revers de votre redingue imitera à la perfection les pellicules et, dernière recommandation, ayez les ongles sales, ça, c'est indispensable. Il ne nous reste plus qu'à faire un petit voyage à Paris où vous pourrez prendre quelques bonnes leçons d'éloquence parlementaire aux meilleures sources. »



Et Pazopèze, mettant en pratique ses conseils, commença par piloter son élève aux Halles, où il se documenta sérieusement. Le pavillon de la marée fut plus spécialement pour eux un sujet d'études où le baron fit ample moisson de termes choisis autant qu'énergiques



Sur l'avis de Pazopèze, M. de Saint-Ribouis, grâce à ses relations, obtint une licence de cocher de fiacre, et en une huitaine se familiarisa absolument avec toutes les finesses de la langue verte, et alors il se présenta devant ses électeurs, et sut si bien clouer le bec à ses contradicteurs...



.. qu'il devint très populaire et fut élu à une grosse majorité ! Et maintenant, à la Chambre, le citoyen Ribouis n'a pas son pareil pour en boucher une surface à ses adversaires ; il est devenu un des leaders de son parti et, à la première vacance d'un portefeuille sera sûrement bombardé ministre !

COMMENT " BIBI-LA-PINCE " SE FIT PINCER !



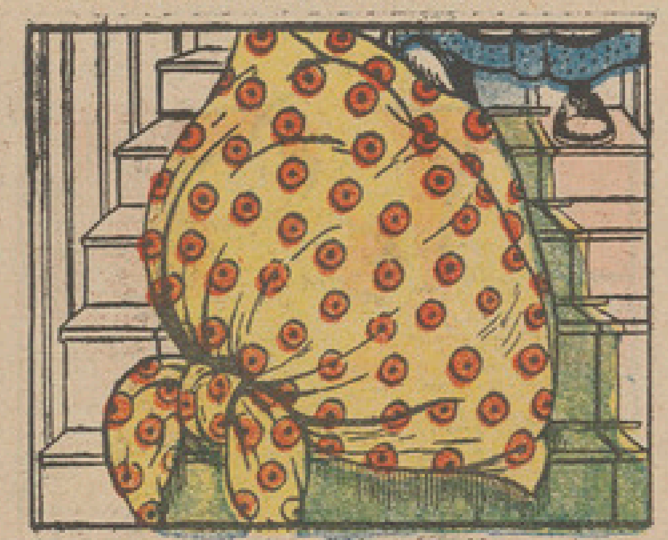
« Bibi-la-Pince » est en train de fracturer une armoire à glace, quand le bruit d'une clef dans la serrure vient le troubler dans l'exercice de ses peu honnêtes fonctions de cambrioleur. « Cristi! s'écrie-t-il, Bibi-la-Pince... tu es pincé ! »



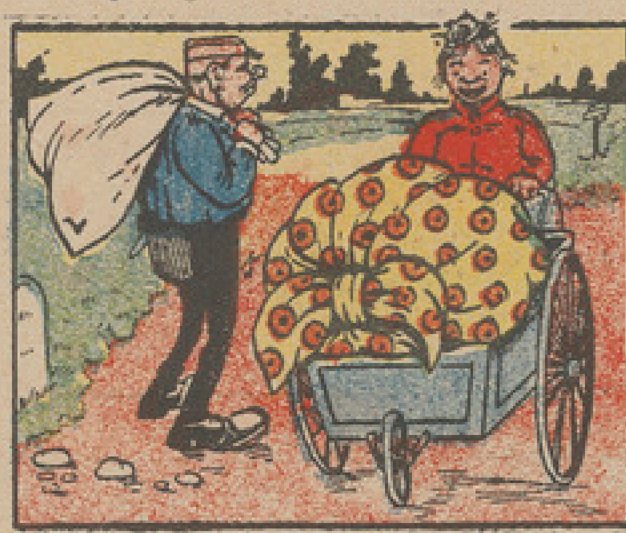
Il ramasse en hâte ses instruments et plusieurs bijoux de prix, et, avisant un sac à linge sale, il s'y dissimule de son mieux sous les draps et les chemises... Il était temps : la porte s'ouvre, livrant passage à la bonne et à une blanchisseuse



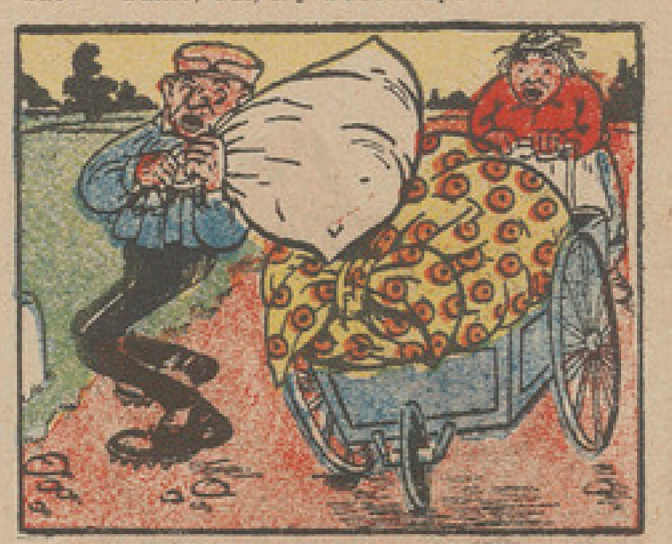
« Prenez le sac, blanchisseuse, il est prêt... il n'y a qu'à le ficeler... » Le pauvre « Bibi-la-Pince » est enfermé et traîné non sans peine sur le plancher : « Il est lourd, cette semaine, votre sac! — Dame, oui, il y a des draps ! »



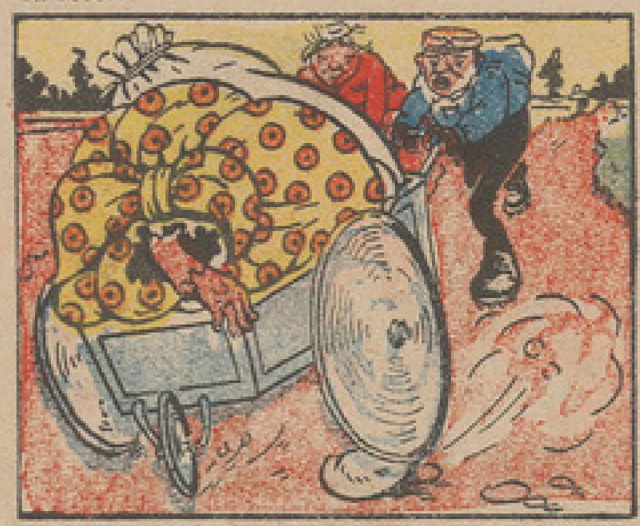
Le cambrioleur à moitié asphyxié ne se trouve pas dans de beaux draps, lui! surtout quand il descend de marche en marche dans l'escalier... poum ! pouf ! poum ! tantôt sur le dos, tantôt sur la tête.



Le voilà mollement installé sur la voiture... d'où il espère pouvoir bientôt décamper... En route pour le village! On rencontre un brave paysan qui porte un sac sur ses épaules... « Adieu, père Thomas, ça va-t-il comme vous voulez? »



Bref, la blanchisseuse invite le père Thomas à déposer son sac sur la voiture... « C'est pas de refus! Il est lourd comme tous les diables!.. C'est un beau et gros cochon que j'ai acheté à la foire.., il pèse ! il pèse! on n'en a pas idée! »



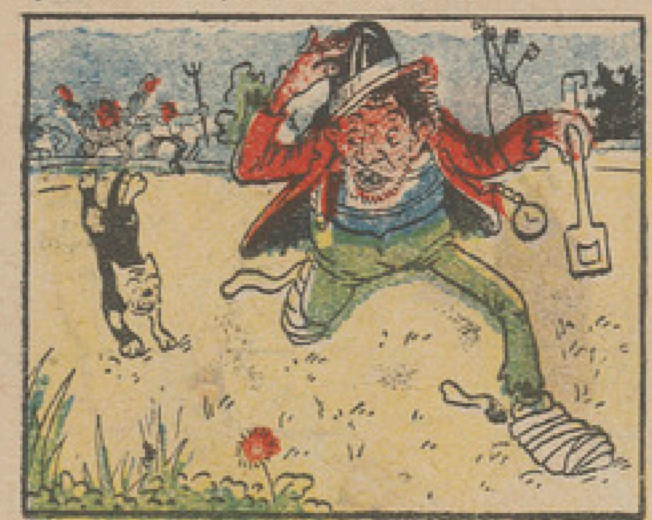
« Bibi-la-Pince » s'en fait bien une idée, lui, quand il le reçoit sur la tête... Le père Thomas et la blanchisseuse poussent la voiture et partent au galop. Ce pauvre Bibi, cahoté, meurtri, moulu, veut se sauver, il passe son bras, déchire l'étoffe, quand, soudain, la voiture s'arrête.



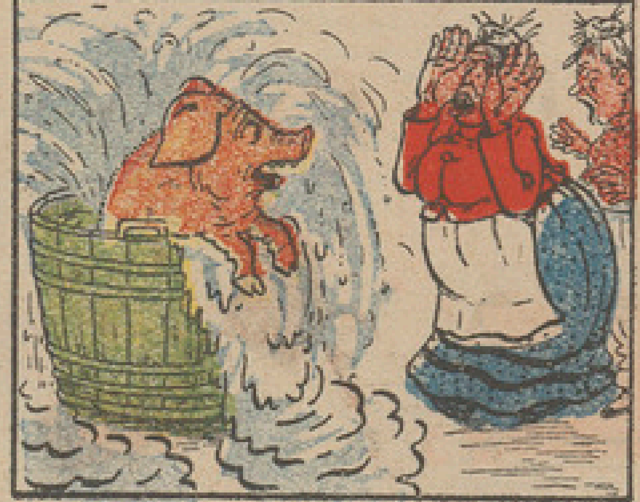
Force lui est de retarder son évasion. Hélas! le paysan s'apprête à reprendre son bien.. Mais il se trompe de sac et emporte « Bibi-la-Pince » : « Saperlipopette ! il est encore plus lourd que je ne le croyais... mon cochon ! »



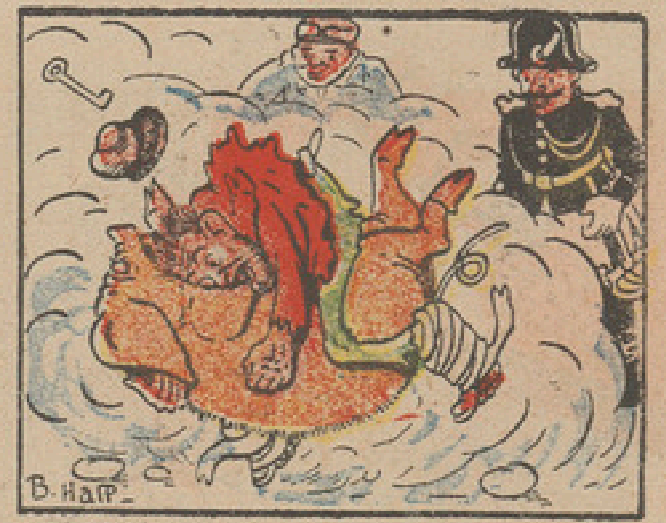
Arrivé chez lui, le père Thomas laisse tomber son sac... « Aïe! » s'écrie d'une voix étouffée le cambrioleur qui, n'y tenant plus, passe la tête par la déchirure du sac... Le paysan, sa femme, ses domestiques sont pétrifiés ! .. Oh !!!



Profitant de leur ahurissement, « Bibi-la-Pince » s'évade de son sac, distribue adroitement coups de tête, de pied et de poing et se sauve à toutes jambes à travers la campagne, heureux d'en être quitte à si bon compte



Au même moment, la blanchisseuse et ses lavandières vidaient les sacs de linge dans le cuvier à lessive. Je vous laisse à penser quelle fière peur elles éprouvèrent en voyant s'élancer sur elles un être étrange qu'elles prirent pour le diable!

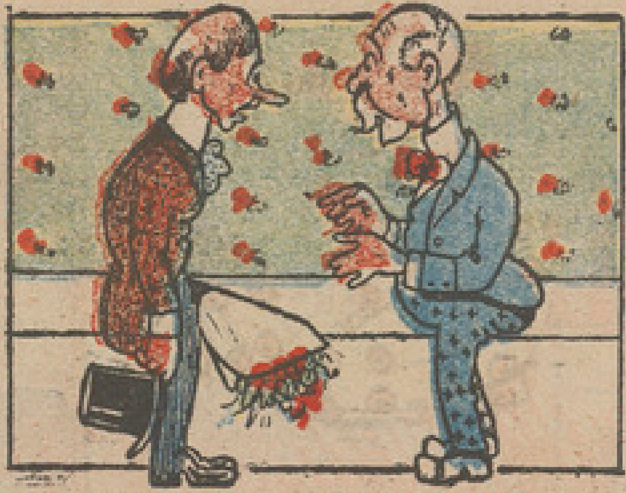


C'était le cochon du père Thomas qui prenait lui aussi la poudre d'escampette... Dans sa course affolée il vient se jeter dans les jambes de « Bibi-la-Pince »... Tous deux roulent dans la poussière. Quand ils se relèvent, l'un tombe entre les mains de son propriétaire et l'autre entre les mains des gendarmes Tout est bien qui finit bien!

SIMPLE ET TOUCHANTE HISTOIRE



Malgré son nez horriblement retroussé, la fille du vidame Urbain d'Hamidon avait subjugué le jeune vicomte Théobald de Crint et celui-ci demanda officiellement sa main. Le vidame fit part de cette demande à sa fille : « Te plairait-il comme époux ? — Père, le vicomte me plairait assez, mais son nez vraiment un peu long le dépare trop. — C'est bien, je te laisse le temps de réfléchir. »



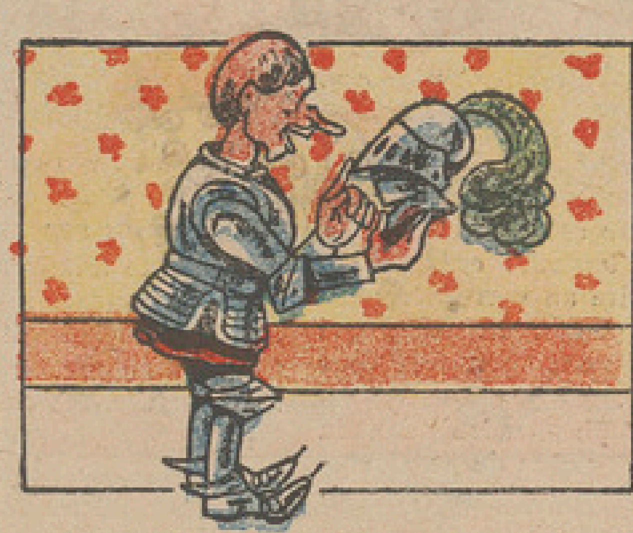
Et le lendemain Théobald de Crint, revenant prendre la réponse à sa lettre, apprit de la bouche même du vidame que sa fille Pulchérie n'était point encore décidée au mariage, Théobald n'ayant encore rien fait pour faire naître le coup de foudre



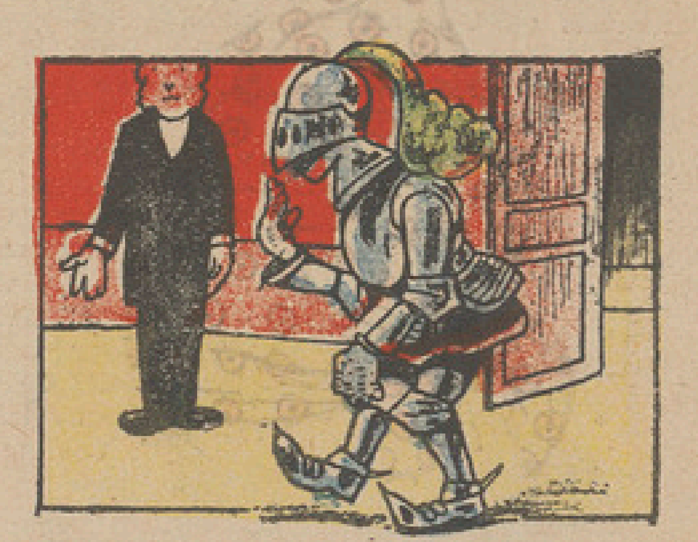
Déconcerté, Théobald rentra chez lui. Depuis ce jour il se consumait, se desséchait, cherchant un moyen de pouvoir décider la douce Pulchérie à lui donner sa main. Il reçut un jour une invitation à un bal costumé chez le baron Firmin de Papié.



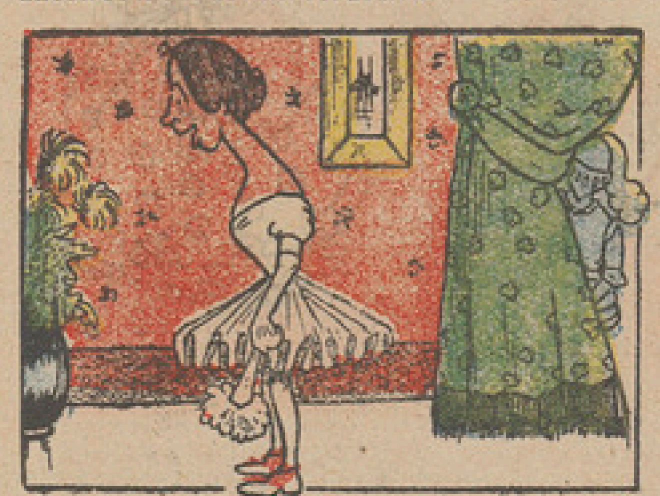
« Ne serait-ce pas là, se dit Théobald, l'occasion d'inspirer à Pulchérie un grand amour ?... Peut-être... le choix du costume surtout est important... j'ai une idée... » Et le soir du bal, Théobald revêtait une armure qui lui venait d'un de ses ancêtres mort devant Jérusalem.



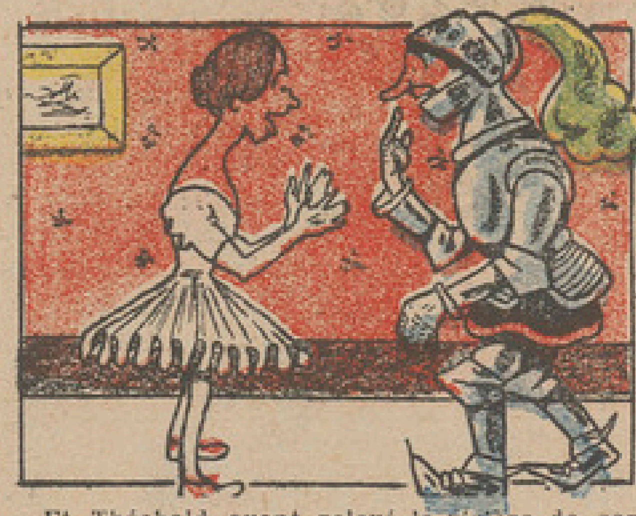
Ainsi la douce Pulchérie pourra admirer la prestance de son adorateur... son air martial la subjuguera peut-être... et cette armure rappellera des souvenirs glorieux bien faits pour flatter la vanité d'une jeune fille.



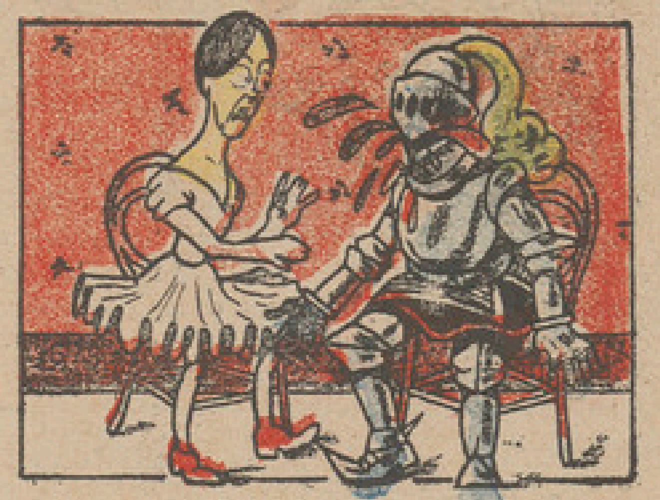
Dans les salons du baron de Papié, Théobald fitune entrée sensationnelle. Bardé de fer, la visière du casque rabattue, il intrigua tous les invités qui admiraient l'allure magnifique de ce gentilhomme.



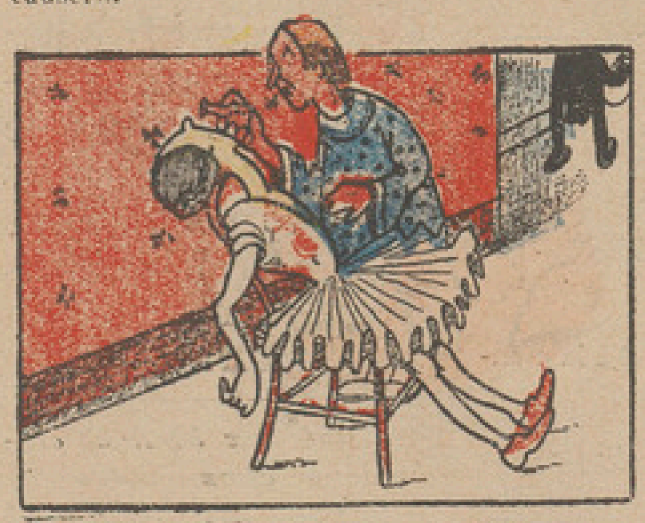
Enfin ! Théobald aperçoit Pulchérie !... Qu'elle est jolie en danseuse avec sa robe de gaze et ses épaules nues ! .. Elle est radieuse, mais semble chercher quelqu'un... c'est le moment de lui causer...



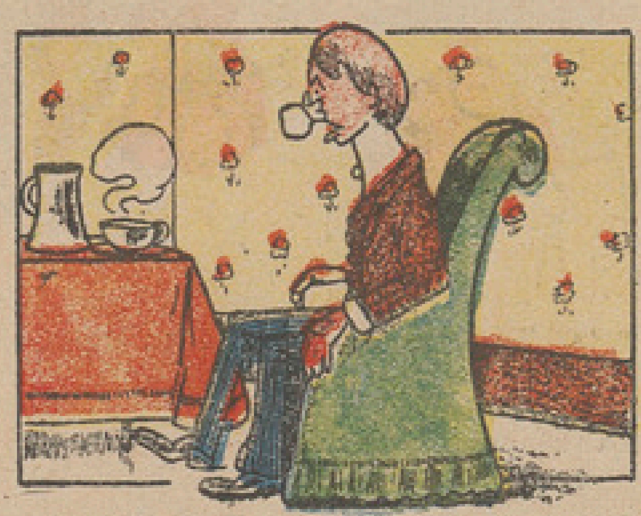
Et Théobald, ayant relevé la visière de son casque, s'avance vers Pulchérie, qui justement se trouve seule dans un coin. « Comment ! s'écrie-t-elle, c'était vous ce magnifique chevalier ?... Oh ! Théobald. . que vous êtes beau ainsi ! »



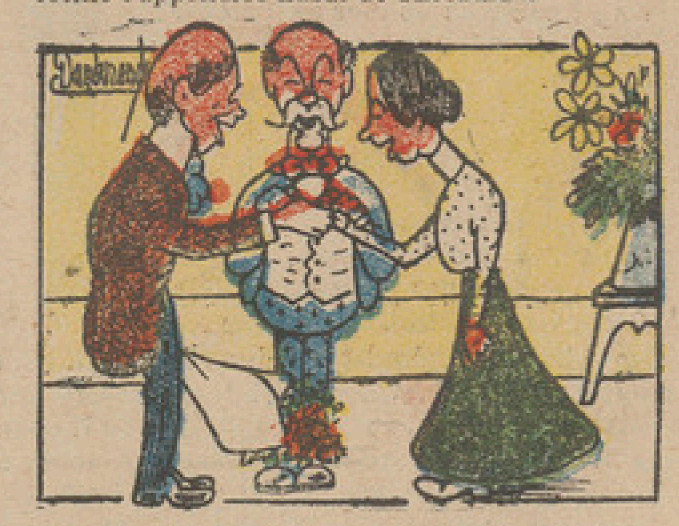
« Charmante Pulchérie ! » susurre Théobald en voulant s'asseoir près d'elle. Mais il heurte un peu violemment la chaise de son séant. La secousse fait tomber la visière du casque qui guillotine l'appendice nasal de Théobald...



À la vue du sang qui jaillit, Pulchérie s'évanouit consciencieusement. Plusieurs flacons de sels passent sous son nez, cependant qu'on administre à celui de Théobald un pansement sommaire



La plaie s'est cicatrisée, et sur son fauteuil de malade, Théobald rêve à Pulchérie et se demande si l'effet désastreux de l'accident n'a pas détruit la bonne impression produite par l'armure...



Enfin guéri, le nez atrocement camard, le jeune amputé va redemander la main de Mlle d'Hamidon. Celle-ci, conquise, et ne pouvant, cette fois, alléguer la longueur du nez du prétendant, lui accorde sa main. Ce fut simple et touchant.



— Joseph !

— Monsieur ?

— Portez ce mot de suite chez M. Duracuir, le mégissier, et vous attendrez la réponse.

— Bien, monsieur.

— Je me demande si je dois vous envoyer ?... Ce matin vous m'avez encore cassé une tasse à laquelle je tenais beaucoup... Enfin ! Allez-y tout de même.

Joseph Duveau n'est pas plus mauvais valet de chambre qu'un autre ; mais pas meilleur non plus. Son défaut capital est la curiosité, une curiosité maladive, poussée jusqu'à ses dernières limites. A peine en possession de la missive que venait de lui remettre son maître, il remarqua combien l'enveloppe



était mal fermée. Il n'en fallait pas davantage pour le pousser à décacheter adroitement ce pli et prendre connaissance de son contenu. A sa grande stupéfaction, voici ce qu'il lut :

« Cher Monsieur,

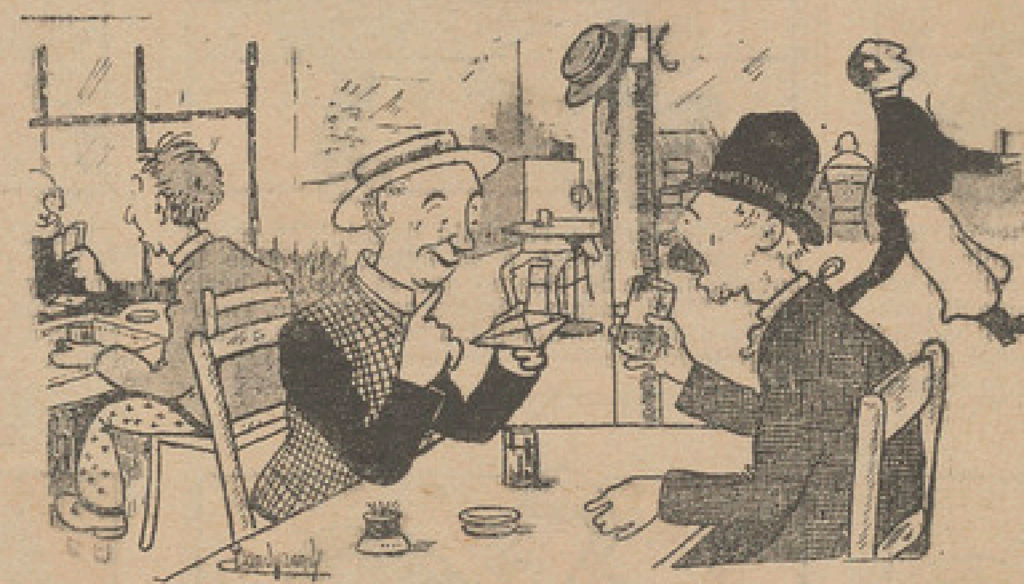
« Veuillez trouver sous ce pli une loge de 6 francs que j'offre à votre charmante femme. Vous seriez bien aimable de donner au porteur une bonne paire de claques, comme convenu.

« Croyez-moi très vôtre.

« PLASSALOEUIL. »

— Ah ! le cochon ! Une paire de claques, à moi ?... Non, elle est raide celle-là, par exemple. A-t-on jamais vu un patron qui envoie ses domestiques se faire battre chez ses amis ?... Satrape, va, tyran ! Heureusement que j'ai éventé la mèche. Ce n'est pas encore cette fois-ci qu'il m'aura, mon singe. Parce qu'il est directeur des Folies-Plastiques, ce cabotin manqué se croit tout permis, ma parole.

Ayant expectoré son indignation en un soliloque bien senti, Joseph prit son chapeau et sortit. Tout en cheminant, il pensait au moyen de se tirer d'affaire sans dommage. Ne pas remettre la lettre, il n'y fallait pas songer. Entamer un pugilat en règle avec M. Cornaud ? Pas plus pratique. Alors, comment faire pour



éviter les fameuses claques si nettement annoncées ?

— Je vais toujours entrer chez le troquet boire un verre. Cela me donnera des idées. Et puis, qui sait ? Je trouverai peut-être une bonne poire...

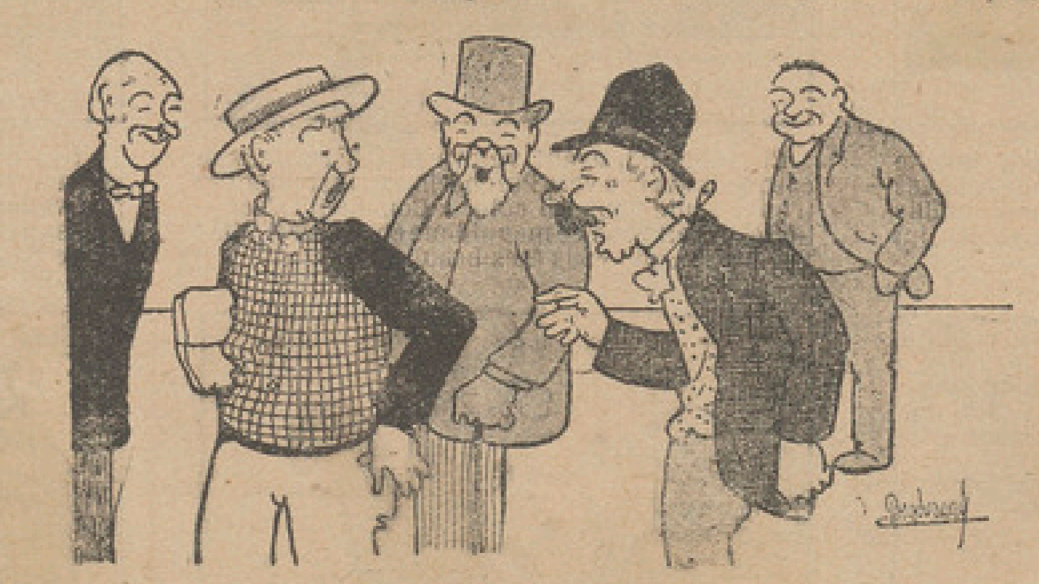
Comme Joseph encadrait dans la porte sa face glabre de valet correct, une voix gouailleuse cria du fond de la salle :

— Tiens ! on dirait du veau !

Les joueurs levèrent les yeux de dessus leurs cartes, les lecteurs de dessus leur journal. Une hilarité générale accueillit cette exclamation qui avait le don d'exciter la colère de Joseph Duveau. C'était Pitanchard, un camarade chassé de toutes ses places pour ivrognerie, qui lui valait cette entrée sensationnelle.

— Toi, tu vas me payer cela sans tarder, mâchonna Joseph.

La bouche en cœur, il s'avança vers le camarade avec lequel il s'attabla. Au cours de la tournée qu'il



avait tenu à payer, il trouva moyen d'engager Pitanchard à s'acquitter de la commission dont l'avait chargé son patron. La promesse d'une seconde tournée au retour avait suffi pour obtenir l'assentiment de l'incorrible poivrot.

A peine Pitanchard était-il sorti, que Joseph ne put se tenir de raconter à haute voix la bonne farce qu'il venait de faire. Il se frottait les mains et attendait avec impatience le retour du pauvre mystifié, les joues encore rouges. Des clients sceptiques avaient beau le traiter de blagueur, il n'en répétait pas moins à tout propos :

— Non, mais, qu'est-ce qu'il va prendre pour son rhume !

A chaque fois que la porte s'ouvrait, il tendait le cou avec une impatience qui avait fini par gagner tous les clients. Enfin le moment tant attendu arriva.

Le melon sur l'oreille, l'air guilleret, Pitanchard, à peine entré dans le café, esquissa un entrechat des plus coquets.

— Mon vieux, t'es un frère, un vrai ! C'est chic ce que tu as fait là pour ton copain dans la purée. Aussi, cette fois, c'est moi qui régale. Et puis, tu sais, je te revaudrai ça.

— Mais quoi, quoi ? répétait Joseph d'un air de plus en plus ahuri.

— Tiens, mon vieux, reluque-moi la belle thune que le chic « zig » m'a mis dans la main.

— Une thune !

— Parfaitement, une thune ; en bel et bon argent contrôlé à la monnaie.

— Et les claques ?

— Ah ! c'est vrai, je n'y pensais plus. Elles sont là dans ce paquet.

Et il sortit d'un journal deux superbes claques vernies destinées sans nul doute à des chaussures de luxe.

Le nez de Joseph s'allongea tandis qu'une gaité folle secouait tous les consommateurs. Pitanchard n'y comprenait rien, mais il la partagea volontiers. Comme Joseph, blême de colère, se levait sans vouloir rien prendre, il ajouta :

— Tu sais, vieux, toutes les fois que tu voudras, je marche dans les mêmes prix.

Mais Joseph ne remet plus les pieds au café. A chaque fois qu'il y revenait, au lieu du traditionnel « on dirait du veau », il trouvait toujours un habitué pour s'écrier :

— Garçon ! Une bonne paire de claques... sans faux-col !

G. DE RAULIN.



Causerie du DOCTEUR

Le médecin de campagne.

Avez-vous rencontré dans quelque coin reculé de nos campagnes du centre un vieux médecin, cheminant soit en cabriolet, soit à cheval, ou même à pied? Il est perclus de rhumatismes qu'il a gagnés en allant par tous les temps, à toute heure de jour et de nuit, porter ses soins à quelque misérable paysan. Avez-vous songé alors à la somme de dévouement, de prévenance et de courage que représente cet homme? Debout bien avant le jour, debout bien avant dans la soirée, quand il rentrera, harassé, ayant subi la pluie, le froid, la bourrasque, il n'est pas certain qu'il puisse souper et dormir en paix.

Le médecin de campagne ne s'appartient pas, il est à tous. Il ne peut refuser d'aller où on le demande, il ne peut simuler une absence; on sait où il est allé, par où il reviendra. Il ne peut échapper. Il n'y songe pas d'ailleurs: toute sa vie est du plus âpre devoir, du plus haut renoncement.

Le plus souvent il est mal payé de son extraordinaire labeur. Beaucoup de paysans sont de pauvres gens; d'autres, à l'aise, sont serrés et chicanent longuement. D'abord, le médecin pour le paysan est un monsieur, un riche qui a bien assez, et rouler en cabriolet, chevaucher nuit et jour, ne lui apparaît pas un travail comparable à celui de labourer la terre. Et puis, que fait-il, le médecin? Il a examiné le malade deux minutes, griffonné trois lignes sur un bout de papier. Il n'y a pas de quoi fatiguer un homme!

Bien plus, la reconnaissance fait, le plus souvent, défaut. Si le malade succombe, le médecin est un âne, qui n'a pas connu la maladie. Si le moribond guérit, il le doit à son tempérament, à un cierge qu'on a brûlé pour lui, ou à quelque manœuvre d'une commère plus forte que tous les docteurs.

C'est à décourager les plus fermes, les plus confiants. Mais le bon docteur ne s'émeut pas, continue à apporter le réconfort et le soulagement dans la détresse et la douleur, il continue sa lutte contre la routine, la superstition et le préjugé.

On appelle le médecin, mais trop tard, après avoir essayé de tout, on l'appelle, mais derrière lui tout le village critique ses conseils, ajoute, retouche à son ordonnance « Un tel avait la même chose, a été soigné de telle façon, pourquoi ne pas essayer? » Le docteur a mis le patient à la diète! « Ah! non, par exemple, le malade va crever de faim: faisons-lui manger de la soupe, le médecin n'en saura rien. » Et en cas de rétablissement, c'est la soupe ou le vin chaud qui a réussi. Si le mal empire, ce n'est pas une assiettée de bouillon ou trois gouttes de vin qui ont pu augmenter la fièvre, etc.

Nous avons connu un vieux et bon médecin philosophe qui ne se préoccupait point de toutes ces misères. Il n'était point riche, et il recevait plus de bonjours que de pièces blanches; du reste il ne réclamait jamais son dû, aussi était-il demandé plus souvent que s'il eût été exigeant.

Le docteur Gibaud était un original et l'on racontait nombre de ses manies, mais où dans toutes perçait quelque trait de bonté.

Il fallait le voir lorsque, perché sur son haut cabriolet, il semblait frapper de violents coups de fouet sur sa vieille jument grise!.. Ses coups étaient des caresses et la bête n'aurait, du reste, point su prendre une autre allure que celle habituelle. Mais où la chose devenait extraordinairement comique, c'est lorsque, fatiguée, la vieille grise, voyant que son maître la faisait tourner de dessus la grande route, vers un chemin raboteux et montant, s'arrêtait net.

Le docteur alors l'exhortait, la menaçait, la frappait?

Mais si peu! Finalement, il descendait, se mettait devant la jument dont il caressait le museau et la suppliait humblement de le conduire, là, tout près, au village qu'on voyait à mi-côte.

La bête secouait la tête, comme en un refus, reculait et faisait mine de vouloir retourner.

— Alors, disait M. Gibaud, tu ne veux pas venir plus loin?.. tu refuses de me faire plaisir?

La jument secouait toujours la tête.

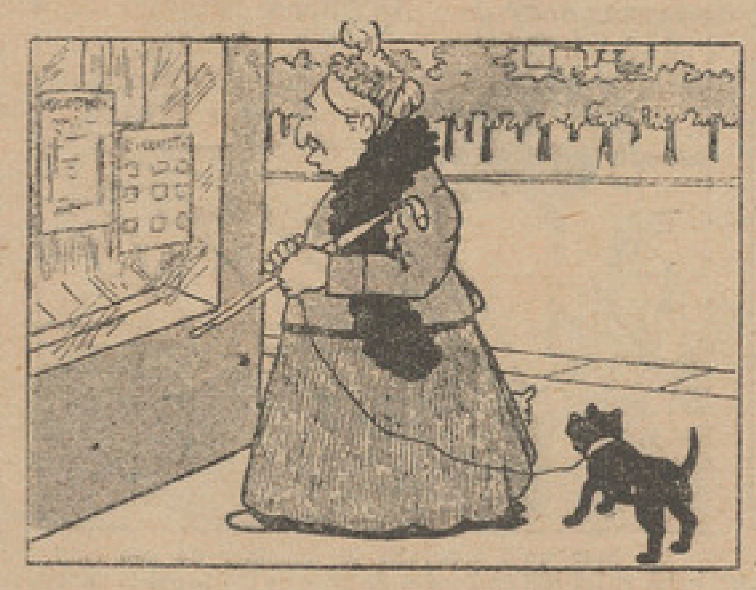
— C'est honteux, véritablement honteux, s'exclamait le docteur.. Enfin, c'est dit, n'est-ce pas? tu refuses? Eh bien! va-t'en..

Et délibérément il prenait la bride, faisait faire volte-face à la voiture, attachait les rênes au garde-crotte, et la bête s'en revenait seule. Le médecin continuait à pied ses visites.

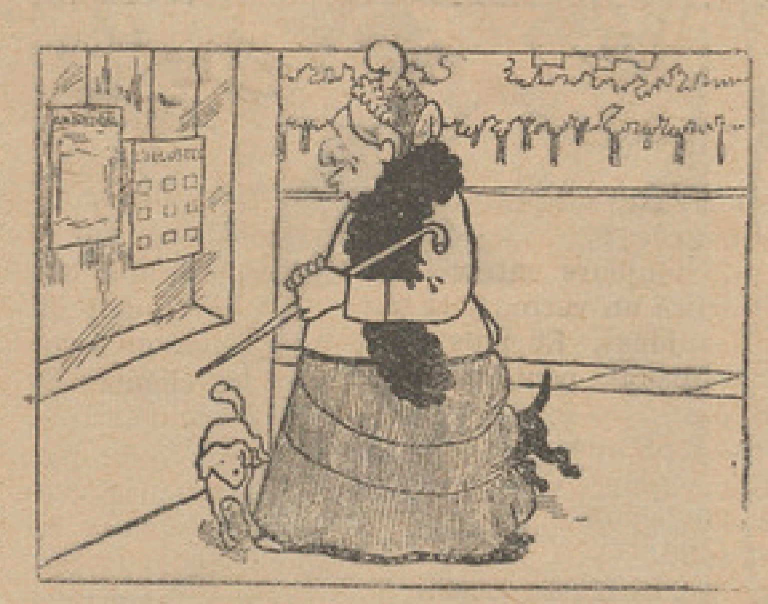
Dr KESLER



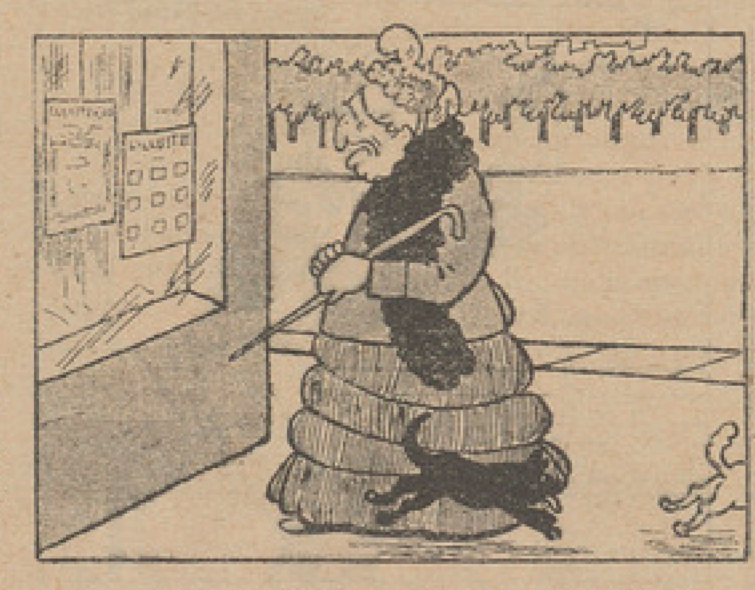
MIRZA FAIT DES SIENNES



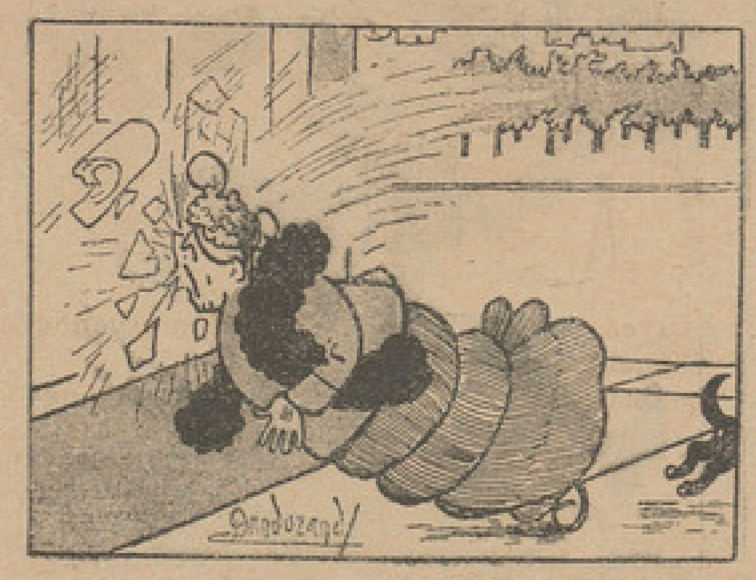
M. Tom joue avec Mlle Mirza pendant que sa maîtresse est plongée dans la lecture d'intéressants illustrés.



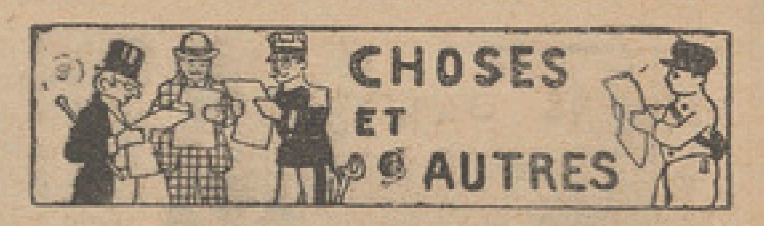
Il est fort amusant de jouer à cache-cache derrière les jupes de la vieille dame. . La corde qui attache Tom s'enroule pendant ce temps tout autour de la robe.



Mais on vient d'appeler Mirza et, comme c'est une obéissante petite chienne, elle part bien vite.. Tom, jeune écervelé, s'élance à sa poursuite.



Et, ce faisant, il tire violemment sur son attache et fait perdre l'équilibre à sa maîtresse qui panache dans la vitrine.. Sacré Tom, va!

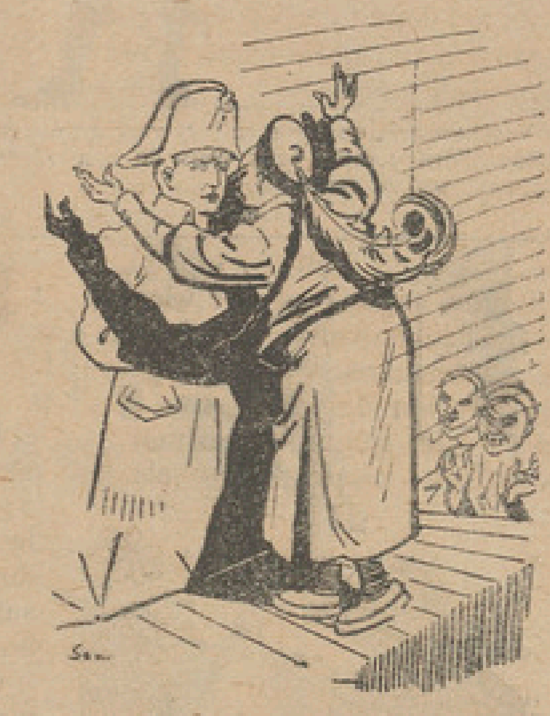


NAPOLÉON Ier EN CHINE

Napoléon Ier est, en Chine — qui l'eût cru? — devenu le héros le plus populaire.

Son nom revient souvent dans les chansons en vogue, et on cite de hauts personnages hypnotisés par son génie.

Il y a quelque temps, à une représentation



cinématographique, parmi les vues qui furent données, il y eut le portrait du vainqueur d'Iéna.

Quand il parut, le vice-roi, qui assistait à la représentation, se précipita sur la scène, et à plusieurs reprises, embrassa la toile où était l'image de l'empereur français, ce qui suscita un enthousiasme délirant parmi la foule des spectateurs.

E. M.



LA RÉSURRECTION DES ROSES

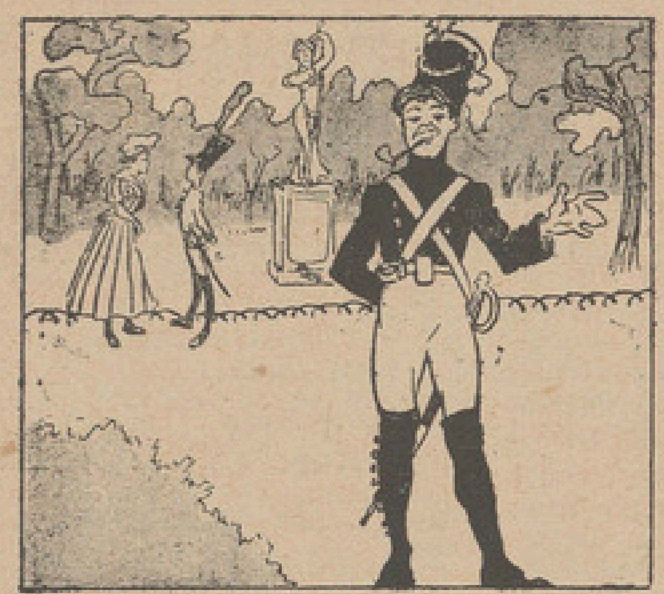
L'hiver est triste, privé de fleurs. Si on veut, dans la saison la plus froide, avoir des roses, de véritables roses, sans serres chaudes, voici un procédé pratique et bien simple:

Cueillez au printemps des boutons de roses près d'éclore non ouverts; faites dessécher dans une marmite de fonte, sur le feu, du sel marin ordinaire. Quand le sel, débarrassé de toute l'eau qu'il contient, s'est converti en une poudre fine et parfaitement sèche, étendez une couche de ce sel au fond d'un vase, rangez les boutons de façon qu'ils ne se touchent pas, recouvrez-les de sel et fermez hermétiquement.

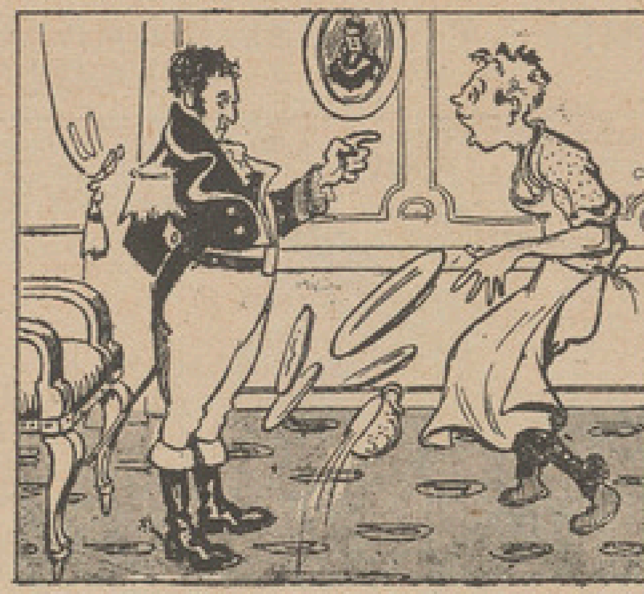
On peut, au bout de plusieurs mois, retirer les boutons qui semblent desséchés. Il suffit de couper les bouts des queues et de les plonger dans un vase rempli d'eau pour que les fleurs se raniment bientôt et s'épanouissent.



LE CHIBOUQUE DE VATENGUERRE



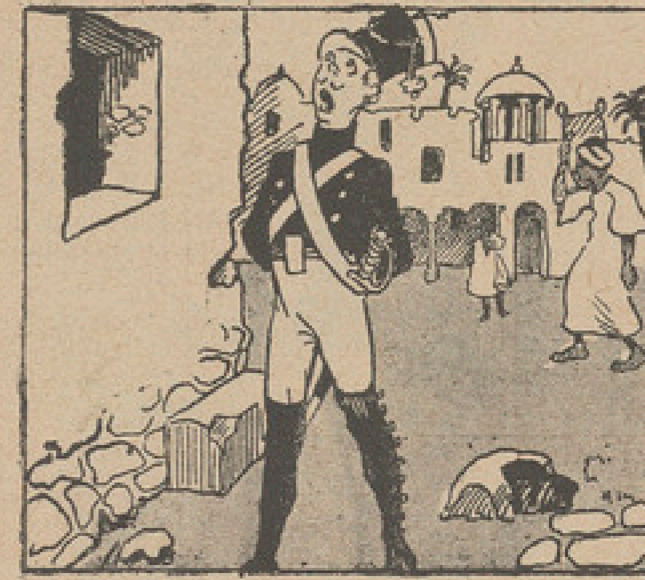
Vatenguerre, un jeune soldat, vrai gamin de Paris, débrouillard comme tous ceux de son espèce, était l'ordonnance du capitaine.



Un jour qu'il apportait le déjeuner de son chef, celui-ci lui intima l'ordre de boucler les bagages en lui annonçant que l'armée partait pour une expédition en Egypte.



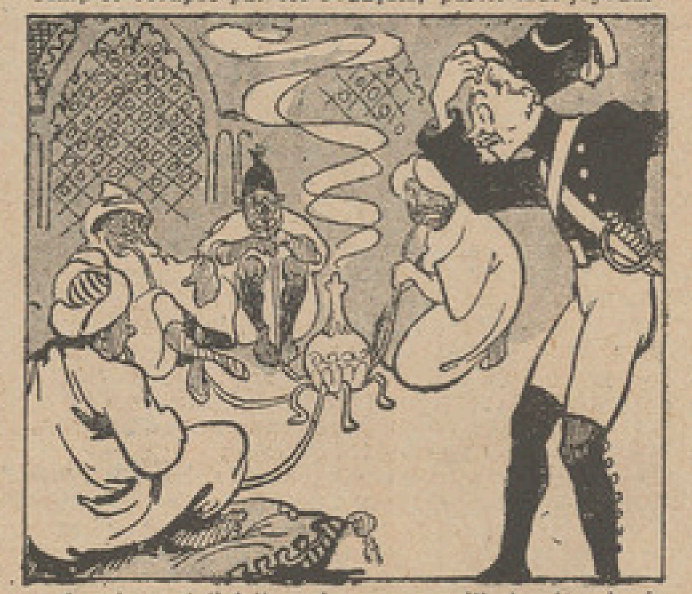
Quelques mois plus tard, Vatenguerre, ayant réussi à obtenir de son capitaine la permission de faire un tour dans la ville de S..., située à peu de distance du camp et occupée par les Français, partit tout joyeux.



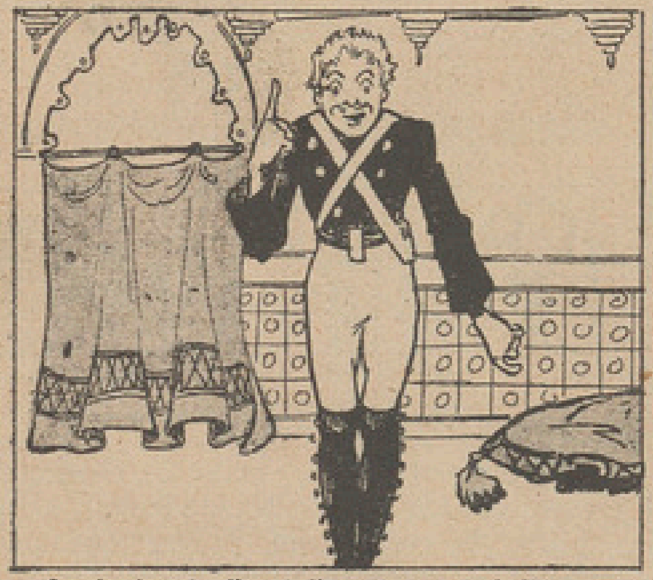
Il déambula à travers les rues, le nez en l'air, très intéressé par les aspects pittoresques et bizarres des maisons.



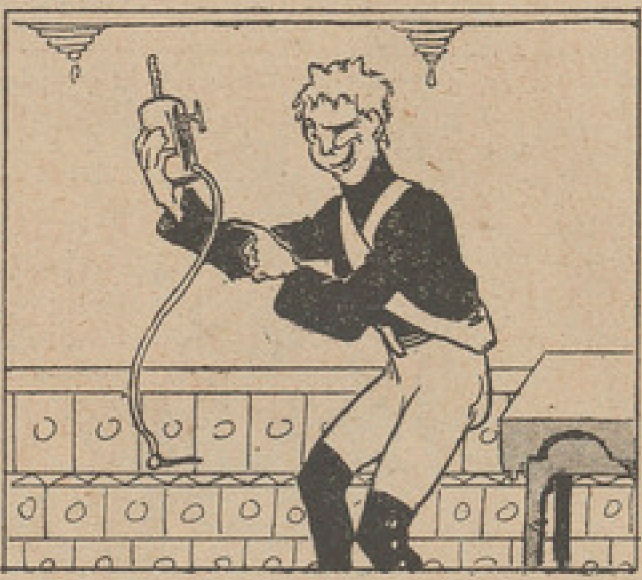
Mais le soleil d'Egypte est chaud, si bien qu'au bout de peu de temps, pris d'une soif intense, il se dirigea en hâte vers un établissement où l'on vendait à boire.



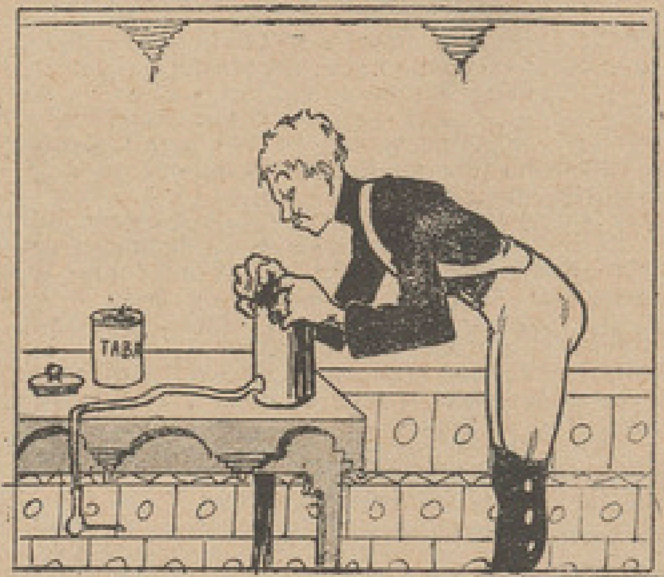
A peine eut-il fait quelques pas qu'il s'arrêta cloué de stupeur : des Arabes, installés en rond autour d'une sorte de vase d'où partaient plusieurs tuyaux, fumaient tranquillement. On lui expliqua que c'était un chibouque.



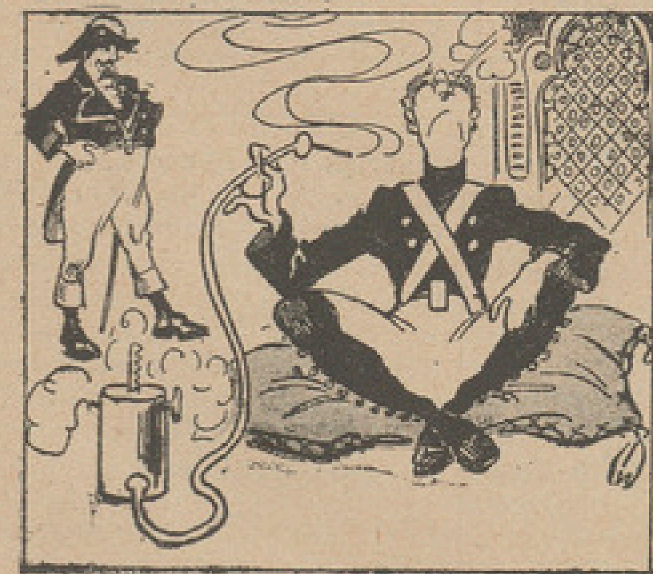
Le lendemain il eut l'esprit traversé d'une idée extralumineuse : « Moi aussi, s'écria-t-il, je vais pouvoir fumer du chibouque. »



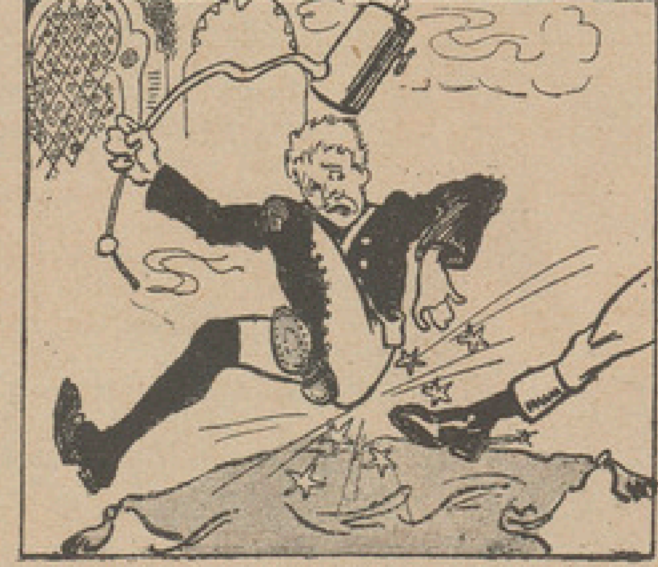
Il alla chercher le clysopompe du capitaine...



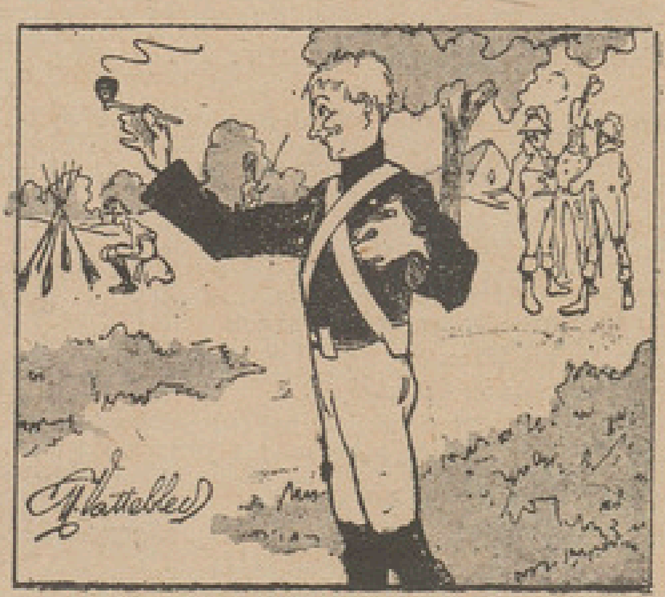
... qu'il bourra soigneusement de tabac.



Puis, béatement installé sur un coussin, il se mit à fumer avec délices cette pipe d'un nouveau genre qui, en général, se fume d'un autre côté. Il était si bien occupé qu'il n'entendit pas son capitaine rentrer.



Mais il s'aperçut vite de la présence de son supérieur qui se traduisit d'une façon aussi frappante qu'inopinée. Depuis ce jour-là, Vatenguerre ne voulut plus jamais entendre parler de chibouque. Il prit part à toutes..



... les campagnes de Napoléon et, souvent, en se rappelant cette aventure, il contemple sa vieille pipe avec attendrissement, jurant bien qu'elle valait beaucoup mieux que tous les « chibouques » d'Egypte

ANECDOTES

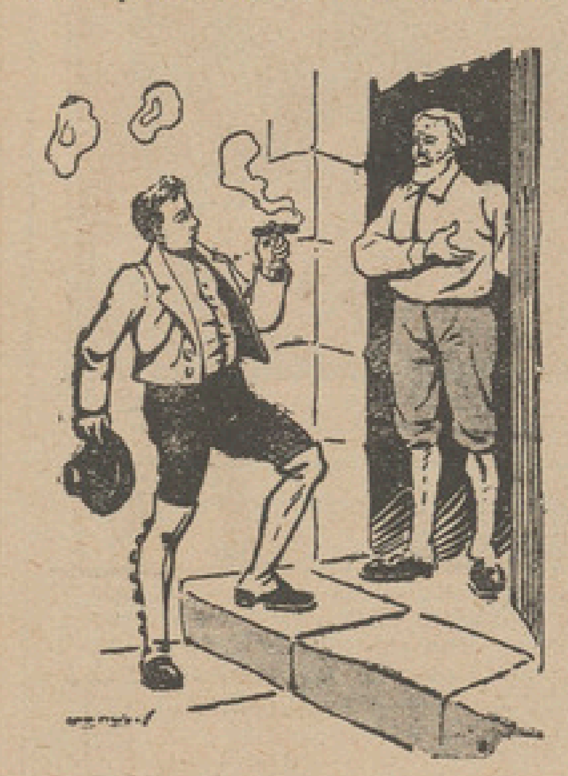
Le mariage au cigare.

Sait-on que, dans certaines petites villes de Hollande, on se marie... au cigare?

Le soupirant sonne à la porte de celle qu'il désire et demande du feu pour son cigare éteint. Cette première démarche éveille l'attention des parents.

S'il se représente sous le même prétexte, alors ils sont fixés et prennent leurs mesures pour donner une réponse à la troisième visite.

Si, cette fois, on donne du feu, mais qu'on referme immédiatement



la porte, le solliciteur peut se dire qu'il est éconduit. Si la demande est acceptée, le jeune homme, après qu'il a allumé son cigare, est prié d'entrer, et on lui présente la jeune fille à laquelle il fait sa déclaration tout en fumant. C'est charmant, et il serait à souhaiter que cette coutume se généralisât. D'abord, c'est plus agréable que nos habitudes cérémonieuses... et puis cela ferait pester la Société contre l'abus du tabac, cette empêcheuse de... fumer en rond!

Histoire d'une chanson.

Un jour, trois amis se promenaient sur le boulevard, le ventre aussi vide que leurs goussets.

L'un disait :

— C'est moi qui ferais volontiers un excellent déjeuner.

— Moi, disait l'autre, je me contenterais d'un déjeuner, quand même il ne serait pas excellent.

Le troisième ajouta :

— Et moi d'un déjeuner bien simple, pourvu que ce fût un déjeuner.

— Combien faudrait-il pour cela? demanda le premier.

— Mettons une dizaine de francs, environ.

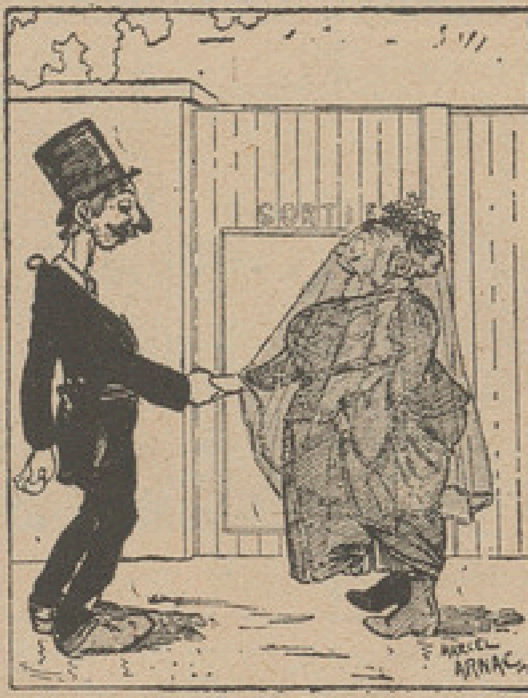


— Alors, vous vous mariez prochainement, ma chère ?

— Oui, et j'épouse un poète.

— A la bonne heure, vous êtes pratique : avec lui, au moins, vous serez sûre de ne jamais manquer de vers!

CONSÉQUENCE D'UN GÉNÉREUX POURBOIRE

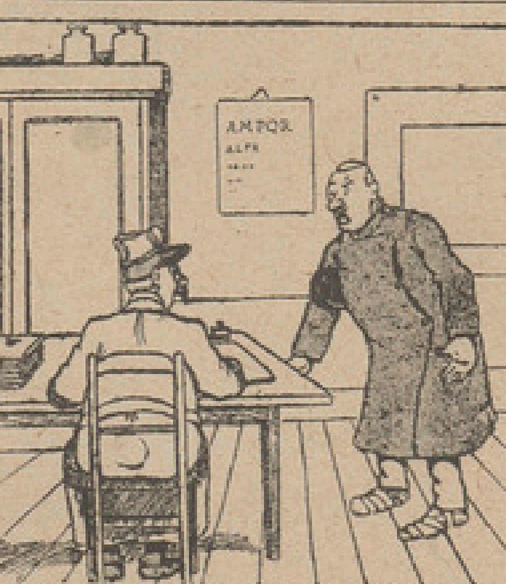


LE CROQUE-MORT. — Eh ben... au plaisir de vous revoir!



— Tu ne t'étais pas trompe, ton filleul te demande encore de l'argent!

— Ecoute : c'est pas une raison parce que tu es sa *marraine* pour qu'il te prenne pour une huître!



LE MAJOR. — Qu'est-ce que vous avez vous?

— Monsieur le major, j'ai comme qui dirait comme ça les pieds qui ont la gueule de bois.

ANECDOTES

— J'ai une idée, répondit l'un d'eux ; suivez-moi.

Ils entrèrent tous trois chez un éditeur de musique. Et le premier commença :

— Monsieur, nous venons vous proposer de nous acheter une romance dont monsieur a fait les paroles, monsieur la musique, et que je vais vous chanter, parce que je suis le seul d'entre nous qui ait un peu de voix.

— Chantez toujours, répondit l'éditeur. Nous verrons après.

Le jeune homme chanta, et l'éditeur émerveillé paya la romance quinze francs.

Les trois amis, au comble de leurs vœux, coururent au plus proche restaurant.

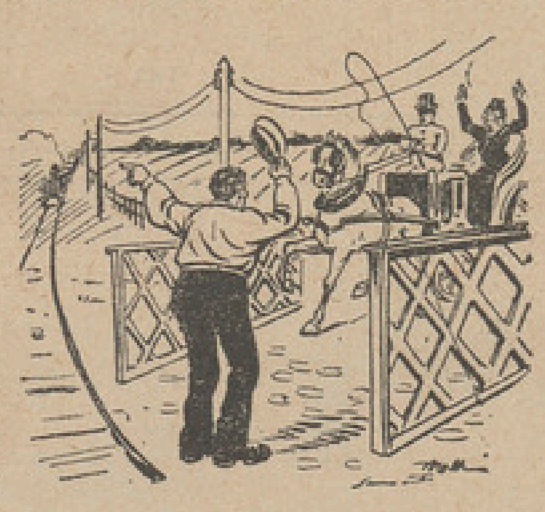
L'auteur des paroles était Alfred de Musset, le musicien Monpon, et le chanteur Dupré.

Quant à la romance, qui fit le tour des cafés-concerts et des salons, elle avait pour titre l'*Andalouse*.

Cette romance, payée 15 francs, en rapporta plus de 40,000 à l'éditeur.

Une exception.

Il y a quelque temps, la marquise de O..., une vénérable châtelaine, se promenait en voiture. Arrivée devant un passage à niveau situé aux portes d'Asnières, elle aperçut la porte fermée. Mais le garde-barrière, la



reconnaissant, accourut, chapeau bas, et s'empressa d'ouvrir la barrière à deux battants.

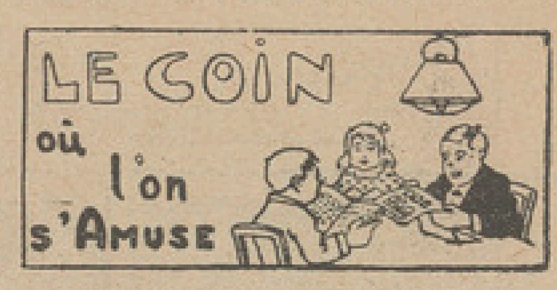
Le cocher, croyant alors le passage libre, s'engage sur la voie. A ce moment, on aperçoit — assez loin heureusement — un train arrivant à toute vitesse.

La châtelaine, effrayée et à demi-morte de peur :

— Quel est ce train? s'écria-t-elle.

— Madame la marquise, répond le garde, c'est le grand express de Calais, dans deux secondes il sera ici.

« J'ai l'habitude de fermer la voie pour tout le monde quand passe cet express, mais pour madame la marquise j'ai fait une exception.



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 11

ENIGME. — Martin.
CHARADE. — Galvaudeux.
CASSE-TÊTE. — Yolande, Adrien.
LOGOGRIPHE. — Si, Sil, Silo, Silex.
MOTS CACHÉS. — Pompée, Bonaparte, César.

1er CALEMBOUR. — On achète un petit buste de Bonaparte en plâtre pour treize sous, on lui casse un bras et l'on a un Bonaparte manchot (bon appartement chaud).

2e CALEMBOUR. — Le miroir *réfléchit* sans *penser* et le palefrenier *panse* sans *réfléchir*.

RÉBUS. — Barthélemy, Dominique, Léopold.

Enigme.

Je suis un grand buveur de sang
Des maladies j'transmets souvent.
Au nom d'un célèbre lutteur
Veuillez y ajouter le mien
Et vous aurez, très cher lecteur,
Un roman d'un grand écrivain.

Charade.

Mon premier est un adjectif possessif,
Mon second fait notre supériorité sur les animaux.
Mon tout est le nom d'une porte mystérieuse qui renfermait des trésors.

Casse-tête.

(Avec ces lettres formez deux prénoms)

a d e e c h i l n o p t t v y

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un, je suis lumineux.
Ajoutez-m'en deux, je suis une étoffe légère.
Ajoutez-m'en trois, je suis un tapis verdoyant.

Mots carrés.

1. Mammifère du Pérou.
2. Réunion d'objets sans valeur,
3. Mammifère de Madagascar.
4. Le berceau de notre civilisation.

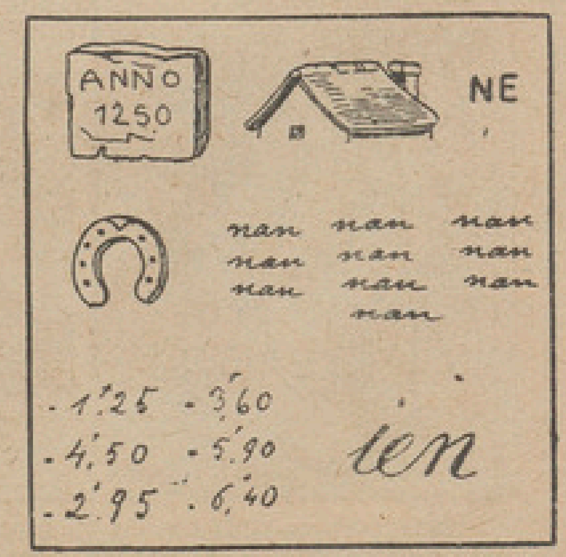
Calembours.

1° Pourquoi les moutons sont-ils poussifs lorsqu'on les a tondus ?

2° Quel est le vin le plus utile à la marine ?

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS



(Solution dans le prochain numéro.)

RÉSULTATS DU PREMIER GRAND CONCOURS

LES RECONNAISSEZ-VOUS ?...



1. — Jaurès. 2. — Fallières. 3. — Déroulède. 4. — Rostand. 5. — Victorien Sardou.

Résultats du Concours : TEXTE EN MONOGRAMMES

1. — Heureux qui dit en s'éveillant : « Je veux être aujourd'hui meilleur qu'hier. » (FÉNELON.)

2. — On se donne souvent bien de la peine pour n'être en définitive que ridicule. (MALESHERBES.)

3. — Arrière la prudence quand elle fait obstacle au devoir. (HANNALI-MOORE.)

4. — Le faible tremble devant l'opinion, le fou la brave, le sage la juge, l'homme habile la dirige. (Mme ROLAND.)

5. — L'homme qui n'aperçoit pas le bien dans les autres n'est pas bon. (LAVATER.)

6. — L'égoïsme fait large place autour de soi, mais cette place reste vide. (Mme CALMON.)

7. — N'avoir que de la mémoire, c'est posséder une palette et des couleurs ; mais pour cela on n'est pas peintre. (MALESHERBES.)

8. — La malice s'empoisonne de son propre venin. (MONTAIGNE.)

9. — L'avare meurt de faim toute sa vie pour avoir de quoi vivre après sa mort. (JOSEPH ROUX.)

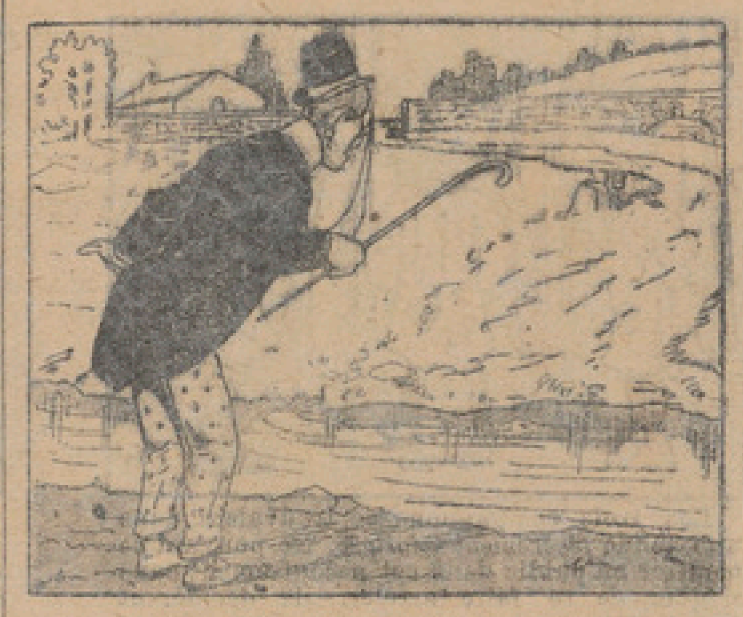
10. — On a souvent tort par la façon dont on a raison. (CHEV. DE BRUIS.)



6. — Delcassé. 7. — Briand. 8. — Carnot 9 — Pelletan. 10. — Thiers.

(A suivre.)

TOM EST OBÉISSANT



Le monsieur bien mis. — Zut!... encore cette sale bête de Tom qui ne m'a pas suivi.



Il appelle. — Tom!!! Tom!!! Ici... Tom!!! Tout de suite!... Vas-tu venir, sale bête!



Tom, qui était très occupé derrière une borne, se décide enfin à prêter attention aux appels du monsieur. Il accourt ventre à terre.

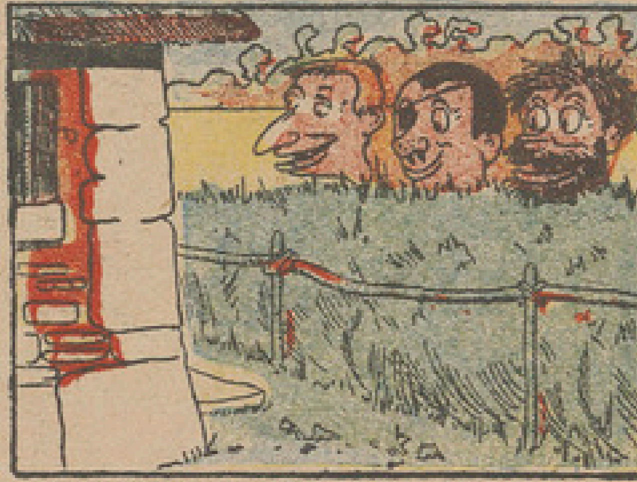


Et comme il y a un ruisseau d'eau sale à traverser, il bondit, manque son saut (peut-être exprès), et retombe de tout son poids dans la bourbe qui vient en une gerbe dégoûtante tomber sur le monsieur bien mis.

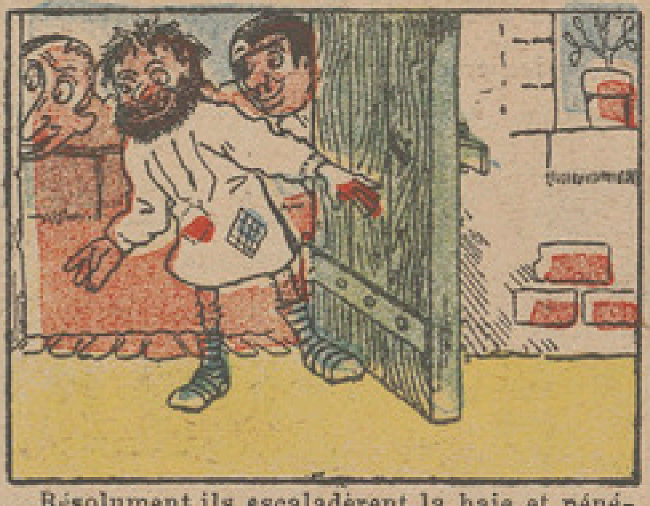
LA BANDE DES PIEDS NICKELÉS OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL, RIBOULDINGUE ET FILOCHARD *(Suite.)*



Les trois compagnons se trouvaient dans une tenue *légèrement négligée.* Ne pouvant se montrer en public dans cet accoutrement sans risquer de se faire arrêter, ils décidèrent de se mettre à la recherche de vêtements un peu moins légers et plus confortables



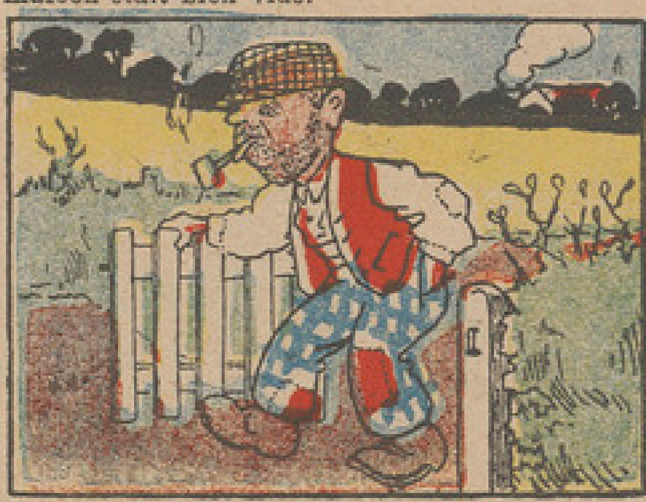
A travers bois, ils arrivèrent près d'une maisonnette isolée ; aucun bruit ne se faisait entendre à l'intérieur. Prudemment, les trois amis s'approchèrent et restèrent quelques instants en faction derrière une haie pour s'assurer que la maison était bien vide.



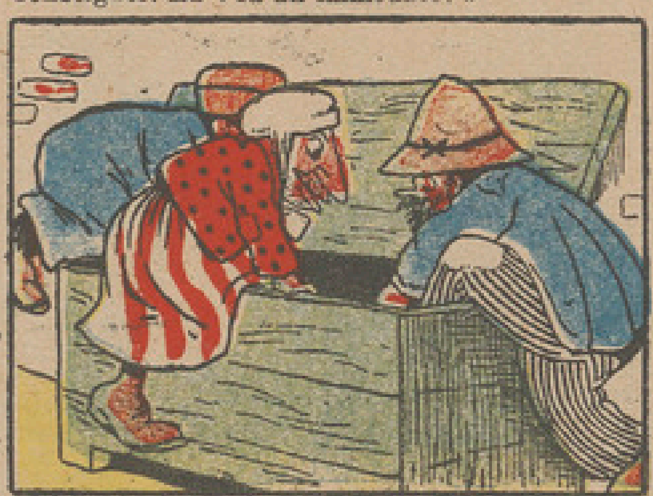
Résolument ils escaladèrent la haie et pénétrèrent à l'intérieur. La porte n'était fermée qu'au loquet et ils entrèrent là, comme chez eux. « Y a personne, dit Ribouldingue en poussant la porte, et y a même pas de concierge pour se renseigner. En v'là un immeuble ! »



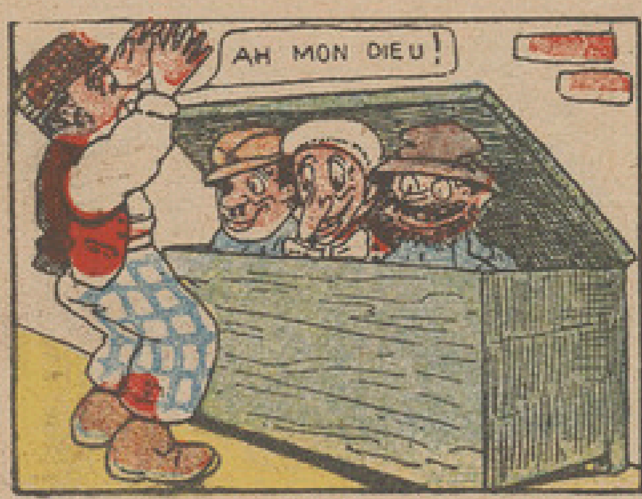
Croquignol et ses deux copains parvinrent à trouver quelques nippes consistant en deux blouses, un pantalon, des vieux souliers, une paire de bottes, un jupon et un caraco. C'était maigre, mais ils durent s'en contenter et s'empressèrent de s'habiller



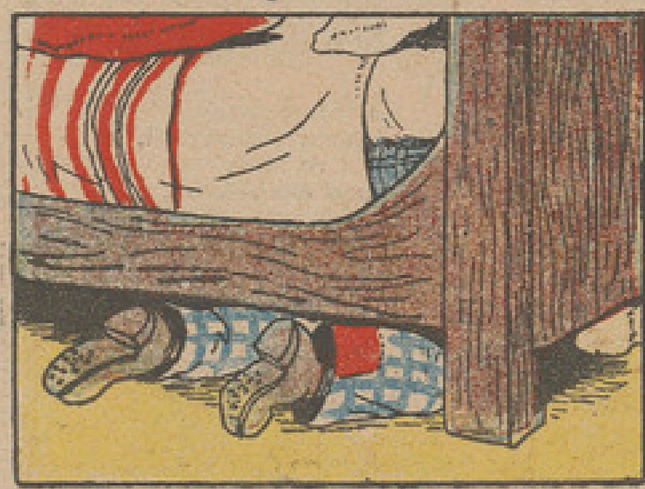
Les trois camarades avaient terminé leur toilette, lorsque la petite barrière devant la maison s'ouvrit et un paysan entra dans la cour. C'était le maître de céans, le père Boulautrou, qui revenait des champs, en fumant tranquillement sa bouffarde. Immédiatement, Ribouldingue, Filochard et Croquignol songèrent à fuir. Mais par où ?



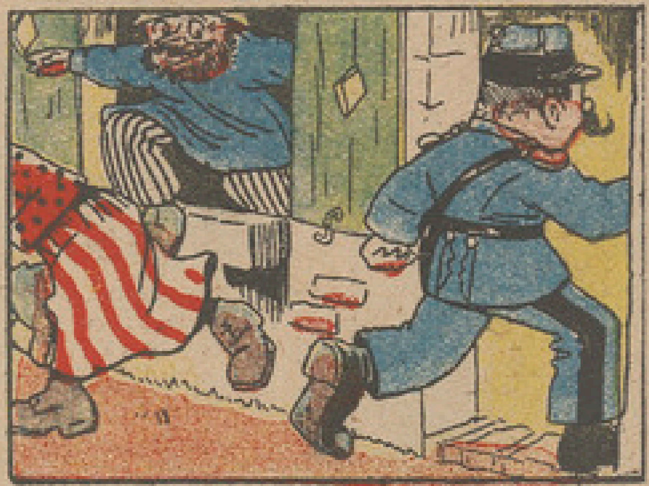
« V'là notre affaire, dit Croquignol. Et avisant une énorme huche qui se trouvait là, il s'y glissa avec ses compagnons qui, se souvenant de leur séjour un peu trop prolongé au fond des malles, entrèrent dans le coffre à demi rassurés. « Pourvu qu'on n'soit pas obligé d'rester là dedans trop longtemps, dit Ribouldingue, j'en ai assez moi, des caisses d'emballage ! »



Soudain, le père Boulautrou, assis dans la p èce voisine, entendit un léger bruit. Croyant qu'on avait frappé, il se dirigea vers la porte Mais personne n'avait frappé : c'était Ribouldingue qui s'était... *oublié*, remplissant la huche d'un parfum auprès duquel le corylopsis de Japon n'était que de la roupie de sansonnet. Les trois associés, près d'asphyxier, soulevèrent violemment le couvercle. Devant cette apparition, le père Boulautrou poussa un cri de frayeur.



Tremblant de tous ses membres, il se précipita sous le lit, croyant que les coquins voulaient lui faire un mauvais parti. Pendant ce temps-là ceux-ci s'empressèrent de sortir de la huche. « Ben, mon vieux, heureusement qu'on était pas enfermés à clef comme dans nos malles ! Sans ça qu'est-ce qu'on aurait pris ! dit Filochard en se bouchant le nez. En voilà un malpropre !



A ce moment la porte s'ouvrit et Croquignol, Ribouldingue et Filochard aperçurent un gendarme, attiré par les cris de Boulautrou, qui entrait dans la maison. Néanmoins, ils réussirent, sans être vus, à sortir par la fenêtre, pendant que le représentant de l'autorité poussait la porte, et ils s'empressèrent de déguerpir avec rapidité et précipitation.



Le pandore fut bien étonné de ne trouver personne dans la première pièce mais, poussant plus loin ses investigations, il aperçut les pieds de Boulautrou sous le lit dans l'autre chambre « Ah ! je le tiens, le brigand, s'écria-t-il en tirant le paysan par les jambes, je ne me trompais pas ! » Le père Boulautrou voulut protester.



Ses explications ne firent qu'aggraver la situation. Et bon gré mal gré, le père Boulautrou dut emboîter le pas au gendarme qui le conduisit au violon. Pendant ce temps, les trois compagnons avaient gagné du terrain et s'étaient arrêtés dans un champ au bord de la route pour se reposer un peu Et lorsque le gendarme passa avec son prisonnier, il vit trois braves paysans qui se trouvaient derrière une haie et qui riaient de la mine piteuse de Boulautrou. Dès que le gendarme fut suffisamment éloigné, les trois filous partirent, dans la direction opposée, à la recherche d'une nouvelle aventure.

(A suivre.)

Sceaux. — Imp. Charaire.

Le Gérant : CONSTANT LEBLANC.